

## Buchbesprechungen

TINNEY, STEVE: *The Nippur Lament. Royal Rhetoric and Divine Legitimation in the Reign of Išme-Dagan of Isin (1953–1935 B.C.).* (Occasional Publications of the Samuel Noah Kramer Fund 16). Philadelphia: Univ. of Pennsylvania Museum, 1996. xxii, 276 pp., 26 fig., 28 pl. 26 × 16 cm. ISBN 0-924171-39-1. Preis: \$ 65.00.

L'ouvrage de Steve Tinney comprend onze chapitres, suivis d'une bibliographie (pp. 250–262), de plusieurs index (mots sumériens [263–269], noms propres [270], passages cités [271–276]), de 26 figures (copie des textes jusqu'alors non publiés) et de 28 planches (photos de qualité variable). L'auteur nous offre ici l'édition critique d'une composition littéraire paléobabylonienne majeure. Plus encore que ne l'avaient fait J. S. Cooper dans *The Curse of Agade* (1983) et P. Michalowski dans *The Lamentation over the Destruction of Sumer and Ur* (= MC 1, 1989), il s'attache, au long de sept chapitres (pp. 1–85), à replacer la Lamentation sur Nippur (LN, en anglais NL) dans son contexte historique, intellectuel et littéraire. Le résultat, disons-le d'emblée, est convaincant, et nous ne pouvons que souhaiter que ce type d'approche fasse école.

Dans l'*introduction* (pp. 1–10), l'auteur retrace l'« Historical Background of the Isin I Dynasty » (pp. 2–6). Suivent une histoire de la recherche (pp. 6–8)<sup>1</sup>, où est entre autres discuté le problème de l'historicité de LN, et un survol des principaux thèmes traités dans les chapitres suivants.

En ce qui concerne l'historicité de LN, je partage dans une large mesure l'avis de l'auteur. Ceci dit, il est indéniable qu'à la fin du règne d'Iddin-Dagān et au début de celui d'Išme-Dagān, Nippur semble avoir échappé au « contrôle » d'Isin<sup>2</sup>. Aux données rappelées aux pp. 3 sq., ajouter encore les faits suivants:

- Nippur est absente non seulement des noms d'années et des inscriptions d'Iddin-Dagān, mais encore de ses hymnes.
- Selon toute vraisemblance, Išme-Dagān a attendu au moins six ans avant d'entreprendre quoi que ce soit à Nippur<sup>3</sup>, et l'année g (l'*en* d'Enlil est désignée au moyen d'un oracle, Ninurta met en ordre les comptes de Sumer et d'Akkad), dont la formulation semble marquer une césure, pourrait bien être l'année où il a été à même d'initier sa politique pro-nippurienne.

<sup>1</sup> Quoique l'édition préliminaire de S. N. Kramer (ASJ 13 [1991] 1–26) soit mentionnée ici (p. 6 et n. 36), elle semble avoir été totalement ignorée par l'auteur dans le reste de l'ouvrage (dans tous les cas, il ne la discute jamais). La chose est regrettable, car elle contient nombre d'idées heureuses qui n'ont, en conséquence, pas été prises en considération.

<sup>2</sup> D'après D. R. Frayne (ZA 88 [1998] 26 sq.), elle aurait pu passer pour un court laps de temps aux mains de Zabāia de Larsa. Selon les chronologies usuelles (pas explicitement remises en doute par Frayne), la chose est toutefois exclue. Un candidat plus vraisemblable (mais également hypothétique) serait son prédécesseur Samūum, qui « contrôlait » (ponctuellement?) Lagaš (ZZB 68).

<sup>3</sup> Pour des raisons d'espace dans UET 1, 292, Išme-Dagān [b]-g doivent être placés plutôt au début du règne d'Išme-Dagān (ZZB 76 sq. n. 372).

- Les fameux droits accordés à Nippur par Išme-Dagān (et après lui par d'autres) ont les apparences d'être une tentative de renforcer les liens entre la capitale religieuse et Isin.

Est-ce à dire que LN a été composée à l'occasion de cette «reconquête»? La chose n'est en soi pas impossible, mais reste du domaine de l'anecdotique.

Dans le *deuxième chapitre*, «Genre and the City Laments» (pp. 11–25), l'auteur introduit la distinction entre «critical genre» (une classification moderne et variable, «an investigator's construct» [p. 12]) et «ethnic genre» (la classification indigène) (pp. 11–15). Les «genres ethniques» sumériens ne se laissent pas facilement cerner, l'identification de critères formels ou de relations thématiques (allant au-delà d'un niveau très général) se révélant malaisée, et les classements attestés dans les divers types de «catalogues» étant souvent susceptibles de plus d'une interprétation (pp. 16–18). Les lamentations sur les villes peuvent être traitées comme un «genre critique», mais nous ignorons si elles formaient également un «genre ethnique» (pp. 19–25).

Le *chapitre 3* est consacré au contexte littéraire (pp. 27–46). Après un «portrait préliminaire», où est présentée une analyse globale de LN (pp. 27–29), l'auteur passe en revue une série de compositions partiellement comparables ou ayant des thèmes en commun (avec ou sans inversion): LUruk, LER., LU, LSU, CA, Išme-Dagān A, Enlil sudr. et Ur-Ninurta A (pp. 29–44). Le chapitre se clôt par un «second portrait» (pp. 44–46). LN présente Išme-Dagān comme un anti-Narām-Sin, «doing right in every aspect in which Naram-Sin did wrong» (p. 44). Contrairement aux autres lamentations, l'attention est focalisée moins sur la destruction de Nippur que sur sa reconstruction, le but idéologique du texte étant «the promulgation of an image of Išme-Dagan as saviour of the land and its people» (p. 45).

Les relations possibles entre les lamentations sur les villes et les *balaĝ* sont l'objet du *chapitre 4* (pp. 47–53). Cf. le bon résumé d'A. Zgoll: «Laments belong to the school literature, are historiographic, perhaps composed for a specific occasion, and are relatively stable, afterwards only being copied. Balaḡs are ahistoriographic, may have different performances (recurring or cyclic), and show textual fluidity» (JAOS 119 [1999] 347)<sup>4</sup>.

Après quelques pages (*chapitre 5*, pp. 55–62) consacrées à la «significance of Enlil and Nippur in the configuration of power» (p. 55)<sup>5</sup>, où sont passés en revue les principaux faits et gestes des souverains (de l'époque présarg. à Isin I) vis-à-vis de Nippur (dédicace d'objets rituels, travaux de construction, etc.), l'auteur discute dans le *sixième chapitre* (pp. 63–80) l'idéologie royale sous le règne d'Išme-Dagān (pp. 63–70)<sup>6</sup> et les liens unissant les hymnes d'Išme-Dagān à ceux d'Ur-Namma<sup>7</sup> et de Šulgi (pp. 74–80). Contrairement à Klein, il souligne avant tout les différences, parfois subtiles, entre les divers *corpora*.

Dans les «Conclusions» (*chapitre 7*, pp. 81–85), l'auteur soulève et essaye de répondre à «several other important questions: the when, where, by whom, for whom and why of the composition and use of the text» (p. 81). Sans entrer dans les détails, disons

<sup>4</sup> Pour une critique des thèses (quelque peu durcies) de Tinney, cf. D. Katz, BiOr. 55 (1998) 810 sq.

<sup>5</sup> Cf. maintenant aussi W. Sallaberger, Nippur als religiöses Zentrum Mesopotamiens im historischen Wandel, dans: G. Wilhelm (ed.), Die orientalische Stadt. Kontinuität, Wandel, Bruch [...]. CDOG 1 (1997) 147–168.

<sup>6</sup> Suivies d'un excursus sur Išme-Dagān W (pp. 71–74).

<sup>7</sup> Voir aussi E. Flückiger-Hawker, OBO 166 (1999) 65–68.

seulement qu'il admet que la Lamentation sur Nippur a été composée sous le règne d'Išme-Dagān, à Nippur ou à Isin, à l'occasion du couronnement du roi à Nippur ou de la consécration d'un objet rituel (voir aussi supra pp. 133 f.). Le texte pourrait avoir été récité par un prêtre *gala* en présence du souverain. Il ne fait pas de doute que son but premier est l'«exaltation of Išme-Dagan as saviour and restorer of Nippur» (p. 83), afin de «validate his claims as protector of the religious heritage of Sumer and support his moves to extend the hegemony of Isin throughout the land» (ib.).

Après une énumération des sources (*chapitre 8*, pp. 87–94)<sup>8</sup>, le lecteur trouvera un texte composite et une traduction (souvent discutable) (pp. 95–123), un commentaire intelligent et informatif (pp. 125–183) et une «partition» (pp. 185–249); elle est suivie de la bibliographie, des index, des figures et des planches.

#### Remarques de détail

L. 18 L'alternative envisagée dans le comm. p. 134 (= Kramer, ASJ 13, 14) est la seule à rendre compte de la forme *hamtu* nominalisée *ba-ra-pa<sub>3</sub>-da* dans N<sub>3</sub> et N<sub>4</sub>. La l. 21 *ba-ra-an-zu-uš-a/am<sub>3</sub>* n'est pas un contre-argument, puisque *zu* déterminé par *-ta-* est attesté dans Nanše Hy. 132 (4 dupl.).

L. 21 «Ils avaient fait connaître (ce qui tenait en ordre/rendait droites les décisions =) ce qui assurait de justes décisions»; eš-bar-re/e dépend de si *sa<sub>2</sub>(-e)*.

L. 23 Cf. M.-C. Ludwig, Santag 2 (1990) 136 et n. 361. La lecture šutug<sub>x</sub> de PAD.U<sub>4</sub> est pratiquement assurée tant par *lugal-e* 126 (PAD.U<sub>4</sub> [pB] // ḡešutug [ppB]) que par la relative fréquence de PAD.U<sub>4</sub> šub (par ex. Frayne, RIME 4, 254, Amar-Suena 9:6, Išme-Dagān K 37, *lugal-e* 126 et LN 23 et 281 [comp. aussi l. 58]; pour ḡešutug šub/ḡešutug nadū, cf. CAD Š/3 411 sq.). A l'ép. ppB, ḡešutug désigne une hutte en roseau (utilisée dans les rituels); à époque antérieure, le sens d'«autel» serait également envisageable.

L. 28 (et comm. p. 136) Lire avec C. Wilcke (Or. 54 [1985] 307 n. 19) *ki-tu-š-ba gu<sub>2</sub>-ni a-gin, ba-ra-an-šub* «Comme il a négligé ses demeures!» En contexte, *gu<sub>2</sub>-zal* n'est pas attesté comme variante de *gu<sub>3</sub>-zal* = *guzallu, išappu*<sup>9</sup>.

L. 30 «cette ville dont le cœur déborde d'amères larmes» // «la ville dont le cœur déborde/a débordé (...)»; la trad. de l'auteur supposerait en sum. *iri-ša<sub>3</sub>(-bi) ir<sub>2</sub> ge<sub>17</sub>-bi diri-ga* v.s.

L. 32 Vu *za-pa-aḡ<sub>2</sub>* (pas *za-pa-aḡ<sub>2</sub>-bi*), préférable «ce grand temple qui avait connu le brouhaha» (de même Kramer, ASJ 13, 14); comp. e<sub>2</sub> ad zu à la l. 83.

L. 35 (et comm. p. 137) La trad. «Where the black-headed people» est peu conséquente avec la translit. «*kalam/ka-na-ám sag gi<sub>6</sub>-ge/ga*»; en N<sub>8</sub> lire *uru<sub>2</sub>*.

L. 36 «Jusqu'à quand restera-t-il abandonné?» (i<sub>3</sub>-šub, pas i<sub>3</sub>-šub-be<sub>2</sub>).

L. 39 Littéralement passif («Pourquoi le jour est-il passé dans d'ameris *ilu?*»).

L. 46 Lire *ir<sub>2</sub> du<sub>11</sub>-ga balāḡ di-de<sub>3</sub>-ne-še<sub>3</sub>* «à cause des pleurs versés par les joueurs de *balāḡ*» (corriger en conséquence Eléments 451 n. 1229).

L. 58 (et comm. pp. 142 sq.) N<sub>9</sub> a *ku<sub>3</sub>-t'ku<sub>3</sub>-ga-ba*. — Lire probabl. šutug šub-šub-ba «les huttes/autels dressés» (cf. supra ad l. 23), quoique šutug (au lieu de šutug<sub>x</sub>) fasse difficulté.

L. 59 Lire šu *bi<sub>2</sub>-la<sub>2</sub>-ke<sub>4</sub>-eš* «parce qu'ils ont été paralysés», pas šu *pel-la<sub>2</sub>-ke<sub>4</sub>-eš*; *pel* pour *pe-el*, en contexte une rareté (Eléments 712), n'est (vraisemblablement) attesté dans LN qu'à la l. 144 (N<sub>12</sub>).

<sup>8</sup> L'Electronic Text Corpus of Sumerian Literature (24 juillet 1999) mentionne encore CBS 2218, N 3113, 4190, 6469, Ni. 4154 et UM 29-16-549.

<sup>9</sup> Sur *gu<sub>3</sub>/gu<sub>2</sub>-zal*, cf. aussi M. Civil, RA 60 (1966) 91.

Ll. 60 sq. Pour rendre compte de *ni<sub>2</sub>-bi* (pas *ni<sub>2</sub>-bi-ta* ou *ni<sub>2</sub>-ba*) et de *ge<sub>17</sub>-ga-a* (dans 2 dupl.), peut-être préférable « Le bon temple passe les jours (dans d'amers s'abaisser soi-même =) à s'abaisser soi-même avec amertume, les larmes sont brûlantes<sup>10</sup> »; sur *ni<sub>2</sub> sun<sub>5</sub>*, cf. Å. Sjöberg, AOAT 253 (1998) 358.

L. 62 « (...) il (le temple) s'est résigné» (littéralement « il a placé la nuque sur le sol») (comp. Katz, BiOr. 55, 812); *gu<sub>2</sub> ki(-še<sub>3</sub>) gal<sub>2</sub>* dénote clairement un geste de soumission/d'abandon dans ELA 234 et LSU 446.

L. 63 *šu-ge<sub>4</sub>* du<sub>11</sub> serait un hapax, -*dug<sub>4</sub>-a-aš* dans 2 dupl. ferait difficulté et *šu-ge<sub>4</sub>* n'est épigr. pas assuré (possible dans N<sub>9</sub>, mais difficile dans N<sub>18</sub> [copie et photo])<sup>11</sup>. Si l'on rapproche notre ligne de LU 133 S (*niḡ<sub>2</sub>-gur<sub>11</sub> URU<sub>2</sub> saḡ si<sub>3</sub>-ga-ḡu<sub>10</sub> sug-ge ḥ u-mu-da-ab-gu<sub>7</sub>*), il serait tentant de lire [*sug<sup>1</sup>-ge<sub>4</sub> ba-ab-[gu<sub>7</sub>]-[...]*] (N<sub>9</sub>) // [*sug<sup>12</sup>-ge<sub>4</sub> ...]-x<sup>1</sup>-a-aš* (N<sub>18</sub>) // [...] -x<sup>1</sup>-e ba-ab-gu<sub>3</sub><sup>12</sup>-a-aš (N<sub>4</sub>).

L. 70 (et comm. pp. 144 sq.) Pour *saḡ-ta-tub<sub>2</sub>*, cf. aussi Edubbâ 2:52; l'expression pourrait signifier « secouer/hocher la tête loin de qqc./qqn» = « se désintéresser/méfier de qqc./qqn » v. s.

Ll. 72 sq. « Le bon temple qui avait marché en tête de tous les pays, qui avait fait suivre un bon chemin (*us<sub>2</sub> zi bi<sub>2</sub>-ib-dab<sub>5</sub>-ba* //) au peuple des têtes noires» (comp. Kramer, ASJ 13, 15).

Ll. 86 sq. « Comme quelque chose dont les *me* n'ont pas été purifiés, dont les rites de lustration n'ont pas été *choisis* (*suḥ<sub>10</sub>* parmi tous les pays» (conjectural). /*ṣed/* « to bring calm, to soothe» étant normalement écrit *MUŠ<sub>3</sub>.DI* = *ṣed<sub>10</sub>* (dans LN, cf. ll. 131 [×3 // še[d<sub>8</sub>]], 145 [×3] et 264 [×2 // *ṣed<sub>7</sub>*]), rarement *MUŠ<sub>3</sub>* = *ṣed<sub>12</sub>* (sinon pas attesté dans LN), *MUŠ<sub>3</sub>* = *ṣed<sub>12</sub>* dans au moins 3 dupl. serait à peine crédible<sup>13</sup>. Le sens exact de *suḥ<sub>10</sub>* n'est toutefois pas entièrement clair (comp. l. 220: *me-bi me-ta suḥ-[a m<sub>3</sub>/a h a]*<sup>14</sup>, « dont les *me* ont été choisis parmi les *me* »).

L. 89 La trad. de l'auteur rend mal compte du loc. *a-še(-er)-ra* dans 4 dupl.; préférable « il (planta =) ajouta l'infamie à la prostation et aux plaintes».

L. 90 La ligne est difficile, mais l'interprétation de l'auteur ne donne pas un sens très satisfaisant (indépendamment du fait que *a* ne signifie pas « larme »). Peut-être « Pourquoi n'a-t-il pas déployé devant soi (*iḡi/i-bi<sub>2</sub>-ni-a*) (son [du temple] arrière (de) destin =) les dessous de son destin? »; paraphrasé librement: Enlil ne s'est pas sérieusement préoccupé du destin de son temple. *egir* serait un calque de l'akk. *warkatum* (cf. Sjöberg, Or. 35 [1966] 295 [à propos de Lipit-Eštar A 85] et K. Volk, ZA 90 [2000] 22 n. 10 [Dialogue 1:119]).

L. 92 *ib<sub>2</sub>-ta-an-e<sub>3</sub>* « il a fait sortir » plus vraisemblable; comp. la trad. de l'auteur aux ll. 159, 183, 253 sq. et 266.

L. 94 « ceux (contre qui hostilité et infamie ont été faites =) qui ont été victimes de l'hostilité et de l'infamie»; *bi<sub>2</sub>-ib/ib<sub>2</sub>-AK(-a)* (×5?) est une 3<sup>e</sup> *non-pers.* *hamtu*. Comp. l. 107.

<sup>10</sup> *BIL<sub>2</sub>.BIL<sub>2</sub>* (finale vocalique) est probabl. la forme *marū* de *bil<sub>2</sub>*; cf. surtout Houe araire 141 *ma<sub>2</sub>-laḥ<sub>4</sub>/laḥ<sub>5</sub>/laḥ<sub>6</sub>-ra kir<sub>13</sub> mu-na(-an)-du<sub>3</sub>-e(-en) (e<sub>4</sub>)esir<sub>2</sub> mu-na(ab)-BIL<sub>2</sub>.BIL<sub>2</sub>* (//) « Je bâties le fourneau pour le batelier, je lui réchauffe la poix ».

<sup>11</sup> Au cas où cette lecture se révélerait correcte, traduire alors peut-être « Parce qu'une main vengeresse a volé (zuḥ) (...). ».

<sup>12</sup> *gu<sub>3</sub>* = *gu<sub>7</sub>* est fréquent, mais en général masqué par un « ! ».

<sup>13</sup> L'ablatif *-ta-* ferait par ailleurs difficulté; avec *suḥ/suḥ<sub>10</sub>* en revanche, préfixe et postposition *-ta(-)* sont fréquents.

<sup>14</sup> Il y a une petite lacune après *suḥ* dans N<sub>15</sub>!

L. 100 (et comm. p. 150) «A-t-il restauré l'ordre ancien?!» (question rhétorique?); cette ligne (= 164), attestée seulement dans N<sub>9</sub> et N<sub>21</sub> (4 dupl. om.), semble ici mal placée. La trad. de l'auteur «when would he restore it?» supposerait en sum. une forme *marū*.

L. 106 mi-ni-ib-til-la-am<sub>3</sub> (x3) «ont été menés à terme».

L. 107 «Le temple (erg.), lui qui a été victime de l'infamie» (// «de l'hostilité»<sup>15</sup>); comp. l. 94.

L. 108 «Il verse d'abondantes larmes»; lu-lu (dans 3 dupl.) est primaire.

Ll. 112 // 115 «Il (son [du temple] seigneur) n'a pas «touché son [du temple<sup>16</sup>] bras» ne s'est pas enquisi de lui (en<sub>3</sub>-bi)» // «(...) ne touche pas (...) ne s'enquiert pas (...)».

L. 117 mu-lu ser<sub>3</sub>-ra est un collectif («mes chanteurs»); cf. ib<sub>2</sub>-ši-/im-ši- à la l. 118.

Ll. 121 sq. (et comm. p. 152) La trad. de l'auteur est lexicalement (diri «to weep» en contexte) et grammaticalement (ir<sub>2</sub>-ra [x4] objet de ǵa<sub>2</sub>-ǵa<sub>2</sub>) invraisemblable. Préférable «Maintenant, la lassitude qui me submerge<sup>17</sup>, ils (les joueurs de *balaǵ*) me la (placent =) peignent, l'un après l'autre, dans des lamentations»; comp. l. 130.

L. 124 (et comm. p. 152) Cette ligne est d'interprétation très épineuse; littéralement peut-être «Son (de mon cœur consumé par la détresse [l. 123]) endroit malade (ki dur<sub>11</sub>-ra-bi), devant/pour moi, quelqu'un l'a appris de moi» = ± «Ses plaies, c'est en ma présence et par moi que l'on en a pris connaissance».

Ll. 125 sq. Tant l'ordre des mots à la l. 125 (ša<sub>3</sub>, devrait précéder a-ra<sub>2</sub> ge<sub>17</sub>-ga) que tur-ra-ǵu<sub>10</sub> au lieu de tur-ra-ǵa<sub>2</sub> feraient difficulté. L'interprétation de Kramer (ASJ 13, 17) me semble préférable (quoique le sens de u<sub>5</sub>-a/še<sub>3</sub> tur-ra-ǵu<sub>10</sub> // ir<sub>2</sub>-ra<sup>18</sup>x [...] m'échappe).

L. 130 (Que l'ennemi a anéanti mon pays [l. 129]), «ils me le peignent dans des lamentations»; comp. l. 122.

L. 131 (et comm. p. 153) «A mon cœur submergé par l'infection», ils parlent en chantant (// «en pleurant» // «à haute voix») pour l'apaiser». La trad. de l'auteur est possible pour N<sub>4</sub>, mais laisserait inexplicables ir<sub>2</sub>-eš<sub>2</sub> (N<sub>11</sub>) et ser<sub>3</sub>-e<sup>18</sup>-eš<sub>2</sub> (N<sub>12</sub>).

L. 132 «Leurs lamentations, ils devraient (-dam // -de<sub>3</sub>-a) les éléver devant mon (// le) seigneur» (et il aura compassion et pitié de moi [133]).

L. 137 Lire probabl. ba-ab-gu<sub>7</sub>-[en] (-en) possible dans N<sub>12</sub>).

L. 139 La copie de N<sub>12</sub> a ser<sub>3</sub>-ser<sub>3</sub> (pas KEŠE<sub>2</sub>.KEŠE<sub>2</sub>).

L. 142 Lire SISKUR.SI[SKUR] dans N<sub>3</sub> (Wilcke, Kollationen p. 55).

L. 150 (et comm. p. 156) «Il (Enlil) aura pitié de toi»; ma-ra-TUKU.TUKU n'est pas une forme causative (-ra-ni- serait de mise).

L. 151 «Il (Enlil) arrachera (BA = našāru) de ton cœur l'abattement – c'est moi qui aurai illuminé ton cœur!»

Ll. 152 sq., comm. p. 156 L'alternance *marū*/*hamtu* s'explique par l'opposition actif vs passif («il fixera» // «cela sera fixé», «il le lui revaudra» // «cela lui sera revalu»).

L. 153 (et comm. p. 156) Vu -re dans 3 dupl.<sup>19</sup>, préférable «ce que l'ennemi (a-ǵ<sub>2</sub> kur<sub>2</sub>-re) t'a fait» (de même G. B. Gragg, AOATS 5 [1973] 100 et Kramer, ASJ 13, 18).

<sup>15</sup> -re fait toutefois difficulté; «contaminé» par la l. 153?

<sup>16</sup> a<sub>2</sub>-bi dans 3 dupl.

<sup>17</sup> Cf. P. Attinger, RA 78 (1984) 111; comp. aussi Zgoll, AOAT 246 (1997) 428.

<sup>18</sup> Ainsi Tinney; la copie a -NE(de<sub>3</sub>)-.

<sup>19</sup> Cf. toutefois a-ǵ<sub>2</sub>(-)kur<sub>2</sub>-re à la l. 107 dans N<sub>10</sub> (v. supra ad loc.).

L. 155 Peut-être «Ceux qui *n'ont pas su laisser la ville libre*, ainsi il les frappera» (comp. Zgoll, JAOS 119, 348). Allusion à une faction pro-Larsa?

L. 160 La forme *ma-ra-ni-in-ku<sub>4</sub>-ra-a-m<sub>3</sub>* est clairement transitive; soit «Il a fait entrer devant/pour toi le foie satisfait et le cœur joyeux» (de même Kramer, ASJ 13, 18), soit (moins vraisemblablement) «Il a été introduit devant toi (...)» (cf. Eléments p. 196 pour les 3<sup>es</sup> sg. pers. passives en /n/).

Ll. 161 sq. (et comm. pp. 158–160) «Ninurta, le puissant inspecteur<sup>20</sup>, il (Enlil) (*a fait ta tête [sağ-zu<sup>21</sup>] l'avoir =*) *l'a mis à ta tête*, à (ta tête [/bši/]), il a posté un homme juvénile comme son (d'Enlil ou de Ninurta, cf. p. 158) pourvoyeur»; l'interprétation de l'auteur m'échappe totalement<sup>22</sup>.

L. 163 «de reconstruire de fond comble» v. s. (du<sub>3</sub> redoublé).

L. 166 Lire *muš<sub>3</sub>-bi* en N<sub>3</sub>.

L. 174 Si *KI.LU[GAL].GUB* *ku<sub>3</sub>* dépendait de *nam tar*, *ku<sub>3</sub>-ge* ou *ku<sub>3</sub>-ga* serait de mise. A mon sens, il est préférable de voir dans *KI.LU[GAL].GUB* *ku<sub>3</sub>* *nam tar-re-da-ni* l'objet de *giri<sub>17</sub> šu ḡal<sub>2</sub>* et de traduire par «son splendide ...<sup>23</sup> (dont) le destin allait être fixé».

L. 179 «Jusqu'à quand seras-tu las?»; en contexte, *kuš<sub>2</sub>* seul ne signifie pas «se détendre» (une acception possible de *ša<sub>3</sub>* *kuš<sub>2</sub>*).

Ll. 185 sq. Vu les ergatifs *aia* (...) *kur-kur-ra-ke<sub>4</sub>*<sup>24</sup> et *ama gal<sup>d</sup>nin-lil<sub>2</sub>-le* (×4 // <sup>d</sup>nin-lil<sub>2</sub> [X<sub>1</sub>]), les ll. 185 sq. sont des participiales («Le vénérable Enlil (...) ayant décrété (...), la grande mère Ninlil l'ayant supplié (...») (de même Kramer, ASJ 13, 18).

Ll. 187 sq. Etant donné *še-e-b* (pas *še-e-b-e*) dans 3 dupl., c'est probabl. Ninlil le sujet – quoique la fonction de l'absolutif *še-e-b* m'échappe: «Lui ayant dit: < Mets fin au tremblement de Nippur! L'ouvrage en brique! >, lui ayant dit: < Batis-moi mon < gynécée > (/ temple), remplis-moi mon temple (/ < gynécée >)! >».

L. 189 La trad. de l'auteur ne tient aucun compte des formes plurielles *ad i-ni-in-ge<sub>4</sub>-eš-a-m<sub>3</sub>* (au moins dans 2 dupl.) et *bi<sub>2</sub>-in-eš-a* (N<sub>14</sub>); pour un essai d'explication, cf. Eléments p. 125.

L. 190 La trad. ne rend pas compte du datif 3<sup>e</sup> sg.<sup>25</sup>; préférable «Enlil ayant agréé la juste parole qu'elle avait dite» (littéralement «étant allé pour elle vers sa<sup>26</sup> juste parole» v. s.).

L. 191 «Ayant transformé en satisfaction, bon temple, les destructions dont tu avais été la proie<sup>27</sup>» (de même Kramer, ASJ 13, 19); *i-ni-in-ku<sub>4</sub>-ra* (×2) est clairement transitif. Comp. l. 259.

<sup>20</sup> // «*l'homme juvénile*, le héros puissant» ([su]<sup>l?</sup> 'ur<sup>1</sup>-sağ kala-ga [cf. l. 239]) en N<sub>13</sub> (copie; photo pas entièrement claire) //.

<sup>21</sup> N<sub>4</sub>; -z[u] possible en N<sub>13</sub>.

<sup>22</sup> Dans tous les cas, *ib<sub>2</sub>-ši-in-gub-ba-a-m<sub>3</sub>* ne saurait signifier «He stood there before (the hero)».

<sup>23</sup> Sur *KI.LUGAL.GUB*, v. en dernier lieu Flückiger-Hawker, OBO 166, 221.

<sup>24</sup> Dans N<sub>14</sub>, lire -ka.

<sup>25</sup> Pour autant que la lecture *in-na-a-ğen-na* (N<sub>14</sub>) soit correcte (copie «in-e<sub>3</sub>-na», photo difficilement lisible); dans X<sub>1</sub>, lire probabl. *in-ne-a-ğen-na*, avec -ne-a- = {na + e}.

<sup>26</sup> -ni-a (N<sub>14</sub>); X<sub>1</sub> n'est pas clair (-ba me semble difficile tant sur la copie que sur la photo). Aucun texte n'a du<sub>11</sub>-ga-ni.

<sup>27</sup> «dont le bon temple avait été la proie» grammaticalement aussi possible, mais sémantiquement moins satisfaisant; à partir de la l. 184, le poète s'adresse directement à Nippur.

L. 192 « Les afflictions (littéralement « les choses frappant le foie ») qui avaient été envoyées vers toi » (-/b/-ge<sub>4</sub>-a dans 3 dupl.).

L. 195 u<sub>4</sub> en<sub>3</sub>-še<sub>3</sub> ne saurait signifier « [i]t is time to »; préférable « T'ayant dit: « Finis les jours des <Jusqu'à quand?>, arrête de pleurer!»».

L. 198 N<sub>5</sub> a e-ra-an-du<sub>11</sub>-ga-am<sub>3</sub> (pas ma-ra-an-gur-ra-am<sub>3</sub>).

L. 201 e<sub>2</sub>-kur-ra est un génitif sans régent (« ce qui touche à l'Ekur » v. s.). – in-na-an-du<sub>11</sub>-ga dans les 2 dupl.

L. 209 Sur ki-saŷ-ŷal<sub>2</sub>-la, cf. Flückiger-Hawker, OBO 166, 169 sq. (lieu associé aux larmes et aux troubles).

Ll. 216 sq. Les deux complexes en -da dépendent de KA-bi i m-DU-am<sub>3</sub> (« Qu'Eridu, du cœur de laquelle la sagesse émane, dispenserait la juste raison et que ses plus grands rites ne tomberaient pas en oubli, cette<sup>28</sup> nouvelle fut apportée»).

L. 219 N<sub>15</sub> a [du<sub>3</sub>]-<sup>1</sup>u<sub>3</sub>-ta (pas [du<sub>3</sub>]-<sup>1</sup>u<sub>3</sub>-bi); -ta pour -da?

L. 220 Cf. supra ad ll. 86 sq.

Ll. 222 sq. (et comm. p. 169) bi<sub>2</sub>-in-du<sub>11</sub>/bi<sub>2</sub>-in(-ne)-eš v. s. ne signifie jamais « il dit/ils dirent à qqn ». Si -ke<sub>4</sub> (N<sub>3</sub>) n'est pas simplement une « faute » pour -k-a(m)<sup>29</sup>, il doit marquer l'ergatif («(ils décrétèrent) que (...) le juge des nombreux peuples assurerait (...)»), larsa<sup>ki</sup> iri étant un *pendens*; la construction serait toutefois bien curieuse!

L. 225 X<sub>1</sub> a im-mi-ne-eš-a.

Ll. 226 sq. « Que la région de Zabalam (...) échapperait aux méchants et aux ennemis, cette nouvelle fut apportée» (littéralement « De Zabalam (...) son échapper aux (...)»).

L. 230 N<sub>2</sub> a ſeg<sub>12</sub>-kur-ſa<sub>3</sub>-ga-ke<sub>4</sub> (copie et photo), ba-ab-AK-e (copie et probabl. photo).

L. 232 Je ne vois za<sub>3</sub> dab<sub>5</sub> dans aucun *duplicat*; N<sub>2</sub> a za<sub>3</sub> dib<sup>30</sup>, S<sub>1</sub> za<sub>3</sub> dib<sup>31</sup> et X<sub>1</sub> za<sub>3</sub> dib-ba (parfaitement clair aussi sur la photo).

L. 236 (et comm. p. 172) AN <sup>da</sup>-nun-na = diŷir <sup>da</sup>-nun-na est loin d'être rare; cf. par ex. Angim 3 (version pB), Enl. sudr. 8 (×7 // <sup>da</sup>-nun-na [N]) et 142 (×2), Frayne, RIME 4, 23, Iddin-Dagān 2:2, Išme-Dagān C 12 et W<sub>A</sub> 107 et u<sub>8</sub>-ezinan 2 (×4). – ni<sub>2</sub> gurū<sub>3</sub><sup>(ru)</sup> signifie normalement « susciter la crainte » (passim), ni<sub>2</sub> il<sub>2</sub> « se dresser (haut) » v. s. (cf. par ex. ŠA 56, ŠC 26<sup>31</sup>, TH 334, UN C 80, Sjöberg, ZA 63, 31 n° 5:2; sens dérivé dans lugal-e 31, où il est traduit par *mutlelliū*). Le seul contre-exemple possible que je connaisse est LSU 423 E (ni<sub>2</sub> il<sub>2</sub>-il<sub>2</sub>-la-bi // ni<sub>2</sub> GURU<sub>3</sub>,GURU<sub>3</sub><sup>(ru)</sup>-bi [×2]). En conséquence, soit traduire « qui s'était dressée haut » (comp. lugal-e 31), soit lire dans S<sub>1</sub> <sup>1</sup>guru<sub>3</sub><sup>(ru)</sup>-a (épigr. pas exclu) // guru<sub>3</sub>-a (X<sub>1</sub>).

L. 238 (et comm. p. 172) « Ils prirent soin/s'occupèrent d'elle»; šu zi ḡar signifie normalement « prendre soin de », « s'appliquer à », etc. (e. g. Gud. Cyl. A ii 13 et B ii 20); c'est seulement s'il a une valeur résultative qu'il peut prendre le sens d'« accorder »

<sup>28</sup> KA(enim)-bi est sans autre possible dans N<sub>3</sub> et N<sub>15</sub> (comp. l. 227), KA-ga clair seulement dans N<sub>1</sub>. Le commentaire (p. 167) et la partition (pp. 231/233) sont contradictoires.

<sup>29</sup> Pas rare dans les textes composés à l'ép. pB (dans LN, cf. l. 316 [aussi N<sub>3</sub>?]); traduire alors « Larsa, la ville dont le prince est le héritage du ciel et de la terre, le juge des nombreux peuple, ils (les Anunas) arrêtèrent d'en assurer les fondations et de lui faire suivre un bon chemin».

<sup>30</sup> Sic, pas dab<sub>5</sub>-ba; le soi-disant « BA » est le KI de ki-en-gi.

<sup>31</sup> Dans e<sub>2</sub>-temen-ni<sub>2</sub>-il<sub>2</sub>-la<sub>2</sub>; « susciter la crainte » serait ici également envisageable, quoique la forme *hamū* fasse alors difficulté.

v. s. (type « prendre soin d'un règne heureux pour qqn » = « accorder à qqn un règne heureux »).

L. 241 N<sub>7</sub> a [e<sub>2</sub><sup>1</sup>-gal maḥ-a-ni.

L. 246 S<sub>1</sub> a ḡeš-<sup>1</sup>[ge<sub>4</sub><sup>1</sup>-ḡal<sub>2</sub> ki-<sup>1</sup>ru<sup>1</sup>-[gu<sub>2</sub>]-<sup>1</sup>da<sup>1</sup>-kam-am<sub>3</sub>.

L. 252 (et comm. pp. 175 sq.) La forme *marū* de *niḡin<sub>2</sub>* étant *ni<sub>10</sub>-ni<sub>10</sub>* (Attinger, ZA 88 [1998] 165 avec lit.), lire avec Tinney (p. 176) *kur<sub>4</sub>-e* // *[kur<sub>4</sub>-kur<sub>4</sub>]<sup>1</sup>-d[e<sub>3</sub>]*<sup>32</sup> « sont pleins à craquer » v. s.

L. 255b La version de N<sub>2</sub> semble corrompue (lecture *sila<sub>4</sub>* par ailleurs pas assurée); N<sub>7</sub> = probabl. 255a (la copie de Tinney n'a ni -<sup>1</sup>bi<sup>1</sup> ni -<sup>1</sup>ib<sup>1</sup>-).

Ll. 257 sq. Vu u<sub>8</sub>-e (N<sub>3</sub>) // u<sub>8</sub> (N<sub>2</sub>) et ud<sub>5</sub>-e/de<sub>3</sub>, traduire « Les brebis ayant multiplié leurs agneaux, les étables devinrent plus larges; les chèvres ayant multiplié leurs chevreaux, les bergeries s'étendirent au loin » (// « il fit/fait s'étendre au loin »).

L. 264 Lire en N<sub>2</sub> bar bi-ši- (pas bar-bi ši-); bi-ši- < ba-ši-.

L. 266 Je ne vois pas la raison de traduire a<sub>2</sub> kuš<sub>2</sub>-a par « the exhausted »; plus simple « ils virent la peine et l'écartèrent » (littéralt « la firent monter loin d'eux [de Sumer et d'Akkad] »).

L. 267 Pour rendre compte de -za dans N<sub>2</sub> et N<sub>5</sub>, il serait plus précis de traduire « ils restaurèrent (cela de ta ville qui avait été réduit en ruines = ±) tout ce qui, dans ta ville, avait été réduit en ruines » (génitif sans régent)<sup>33</sup>.

L. 268 « Ses plâtres qui, après avoir été mis en miettes (B-a-ba/bi), avaient totalement disparu »; pour niḡ<sub>2</sub>-babbar « plâtre, gypse », cf. J. S. Cooper, AnOr. 52 (1978) 149 sq., PSD B 27 sq. et Sjöberg, Mél. Limet 130. En faveur de « shining article » plaide toutefois Samsuiluna année 27.

L. 271 « Nippur, la montagne aux grands *me* ».

L. 277 N<sub>2</sub> a [in]-<sup>1</sup>na<sup>1</sup>-an-du<sub>11</sub>-ga, N<sub>3</sub> <sup>1</sup>in<sup>1</sup>-na-an-du<sub>11</sub>-ga-<A>.AN.

L. 280 Le premier 'ku<sub>3</sub>' n'est épigr. pas assuré; Kramer (ASJ 13, 12) voyait « ku-rum<sub>6</sub>(?) » (šuku). -[e] (dans N<sub>16</sub>) est incertain.

L. 281 « Il lui (à Nippur) décrète comme destin que l'on verse de la farine *eša* et de la farine *pour* (ses) *huttes/autels* (šutug<sub>x</sub>) dressé(e)s » (cf. supra à propos de la l. 23).

L. 282 Si l'on prend ḡesbansur (x1) au sérieux, il faudrait traduire « son cœur l'ayant poussé à faire que la table qui multiplie les pains rende les pains (encore plus (?) nombreux)! »

L. 285 « (un jour) où l'inférieur a traité avec considération le supérieur » (de même Kramer, ASJ 13, 21); comp. Enl. sudr. 32 (= Alster, Proverbs 325, UET 6, 371:4) ses-gal ses banda<sub>3</sub><sup>da</sup> dugud(-e)-de<sub>3</sub>/da (x3) // (...), où ses-gal (dans au moins 6 dupl.) est clairement l'objet de dugud (de même Alster, Proverbs 325 et Volk, ZA 90, 26 et n. 130); cf. NL 286!

L. 287 La lecture [dumju 'gal-la<sup>1</sup>] est épigraphiquement difficile et lexicalement peu vraisemblable (attendu dum u-gal-e). – enim-ḡu<sub>10</sub>/zu/ma-ni-še<sub>3</sub> tuš/durun (Civil, AfO 25 [1974/77] 70 sq. et n. 10 et Sjöberg, AOAT 253 [1998] 358) se dit toujours d'un inférieur vis-à-vis d'un supérieur; traduire en conséquence soit «(un jour) où il (le ...) lui (au jeune enfant) fait respecter ses paroles», soit «(un jour) où il (le jeune enfant) respecte ses (du ...) paroles».

L. 288 (et comm. pp. 180 sq.) Le topo usuel est que le faible ne doit pas être livré au puissant (e. g. Išme-Dagān A 97 cité pp. 179 sq.); préférable «[un jour] où le puissant

<sup>32</sup> Sic, pas « 'nigin<sup>1</sup>-n[e] » (Tinney p. 238); comp. 'SAR<sup>1</sup>-de<sub>3</sub> à la l. 249.

<sup>33</sup> 'iri du<sub>6</sub>-du<sub>6</sub><sup>1</sup>-da ba-ḡar-ra-ba (N<sub>3</sub>) est ambigu; soit temporelle, soit « tout ce qui, dans cette ville (...) ».

ne maltraite<sup>34</sup> pas le faible, mais où il met généreusement à disposition<sup>35</sup> de bonnes choses (à manger)<sup>36</sup>».

L. 289 «[un jour] où le chemin est frayé<sup>37</sup> dans les ...<sup>38</sup> mis sens dessus dessous (...).».

L. 290a «(un jour) où l'on n'insulte pas qui vous contredit» ou «(...) celui que l'on rencontre» (Kramer, ASJ 13, 22); en faveur de cette dernière interprétation plaide 290b. La trad. de l'auteur ne m'est pas claire.

L. 299 N<sub>5</sub> a bi<sub>2</sub>-ib<sub>1</sub>-DU-a.

L. 300 šu la<sub>2</sub> «paralyser» (cf. ad l. 59) possible dans les 3 dupl. (en N<sub>7</sub>, copie et photo me semblent avoir šu bi<sub>2</sub>-la<sub>2</sub>).

L. 302 Aux ll. 25 et 194, l'auteur traduisait kurun<sub>2</sub> (mieux tin) la<sub>1</sub> par «liquor and syrup».

L. 303 Mieux «ce jour» (u<sub>4</sub>-ne) // «à partir de ce jour» (u<sub>4</sub>-da-ta); pour u<sub>4</sub>-ne au lieu du plus fréquent u<sub>4</sub>-ne-a, cf. par ex. Gud. Cyl. A i 17 et Lugalb. II 319 sq. // 385 sq.

Li. 305–307 nun kur-kur-ra-ke<sub>4</sub> est selon toute vraisemblance une épithète d'Enlil (cf. l. 294 et Išme-Dagān B 17), ce qui implique presque nécessairement que 306 est une incise: «Après qu'il<sup>39</sup> (Išme-Dagān) a élevé une lamentation et dit des prières<sup>40</sup>, le prince de tous les pays – (Išme-Dagān) avait traité son corps avec quelque chose d'aussi doux que la plus douce des «huiles d'abondance»<sup>41</sup> – a écouté sa prière (...)» (conjectural).

L. 309 «Comme il (Išme-Dagān) avait fait preuve de constance (sağ us<sub>2</sub>-a-ni(-še<sub>3</sub>) (...)). – Lire probabl. in-ne-ğen-na-am<sub>3</sub> // 'in'-ne-a-ğen-na-am<sub>3</sub> (cf. n. 25) // in-na-de<sub>3</sub>-ğen-na = {i + na (+ da) + e + B + a/am}.

L. 310 (et comm. p. 182) «Parce qu'il s'était prosterné en humilité et en prière<sup>42</sup>, parce qu'il s'était mis à son (d'Enlil<sup>43</sup>) service».

L. 311 comm. p. 182 Pour KA(ka/giri<sub>17</sub>) ki(-a) su-ub, littéralt «frotter la bouche/le nez sur le sol», cf. aussi GiH A 182 et In. šag. 109<sup>44</sup>; comp. KA ki su-ub AK dans Angim 161 et Išme-Dagān AB 53 (cf. Bruschweiler, Inanna 135).

<sup>34</sup> La lecture h eš<sub>5</sub> de LU<sub>2</sub>×GANA<sub>2</sub>-l. n'est qu'une possibilité parmi d'autres; šağā et še<sub>29</sub> sont également bien attestés.

<sup>35</sup> Littéralt «il place grand(ement)».

<sup>36</sup> Pour cette acceptation de niğ<sub>2</sub> sa<sub>6</sub>-ga, cf. par ex. CA 249 et LSU 304.

<sup>37</sup> Pour cette acceptation de giri<sub>3</sub> ğar/ğā<sub>2</sub>-ğā<sub>2</sub>, cf. A. Falkenstein, ZA 47 (1942) 188 et n. 2 et Klein, ŠD p. 140.

<sup>38</sup> La lecture k ask al est tout au plus possible; remarquer que Tinney (p. 244) a [kas]kal dans le texte reconstruit, mais x dans N<sub>2</sub> (le seul duplicat où le signe est conservé)! Au cas où k ask al serait correct, traduire avec Sjöberg (Mél. Hallo 218) «that day twisting roads are made passable» (comp. aussi PSD B 163 s. v. bu B 1.2.3).

<sup>39</sup> // «Parce qu'il».

<sup>40</sup> Lire nam-šīta dans tous les dupl.

<sup>41</sup> Ainsi N<sub>5</sub> (littéralt «comme avec la plus douce «huile d'abondance»»; N<sub>3</sub> «leurs corps (su-ba(!); référent?) avaient été traités (...))»; N<sub>7</sub> (si la translit. -gin<sub>7</sub> su-ni de Tinney est correcte [pas copié!]) «son corps avait été [traité] avec une «huile d'abondance» comparable au plus doux des sirops».

<sup>42</sup> Littéralt «dans l'être humble et la prière»; pour -ba = -bi copulatif + locatif (néologisme de l'ep. pB), cf. l. 93.

<sup>43</sup> // «leur/son (its)» (référent pas clair).

<sup>44</sup> Gr. non-standard possible KA ki zu-zu dans Gud. Cyl. B i 13.

L. 312 «Parce qu'il *vivifiait* et respectait le ..., parce qu'il y retournaît sans cesse»; til<sub>3</sub> (dans les 3 dupl.) ne saurait être une gr. non-standard de til, mais le sens exact m'échappe.

L. 313 niḡ₂-nam-ma-ni «sur toutes ses choses» = «sur tout ce qui dépendait de lui» v.s.

L. 317 «qu'il avait installé» (bi<sub>2</sub>-in-dur<sub>2</sub>-ru-na // bi<sub>2</sub>-in-TUŠ-a-m<sub>3</sub>).

Tinney mérite toute notre gratitude pour son livre qui, malgré les défauts de la traduction, rendra certainement d'inestimables services.

PASCAL ATTINGER – Berne

CUNNINGHAM, GRAHAM: 'Deliver Me from Evil'. Mesopotamian incantations 2500–1500 B.C. (Studia Pohl, series maior 17). Roma: Pontificio Istituto Biblico, 1997. VII, 203 S. 24 × 17 cm. ISBN 88-7653-608-6. Preis: Lit. 37 000.–.

Thema des vorliegenden Buchs, einer leicht überarbeiteten Fassung der Dissertation des Verfassers an der Universität Cambridge (1995), ist die ‚magische‘ Literatur Mesopotamiens von ihren Anfängen im dritten Jahrtausend bis zum Ende der altbabylonischen Zeit. Cunninghams Textkatalog umfaßt 448 Nummern, von denen die meisten (376) altbabylonisch sind; die anderen Perioden sind im Vergleich dazu weitaus schlechter vertreten: präsargonisch sind 46 Nummern, sargonisch nur vier, neusumerisch 22. Um die Struktur der Texte und ihre diachrone Entwicklung zu verdeutlichen, wird das Material jeder Periode unter den folgenden Gesichtspunkten analysiert: Herkunft, Funktion, angerufene Götter und die Art ihrer Einflußnahme („helpful divine intervention“), begleitendes Ritual, Formen schädlicher Intervention von Göttern und allgemein übermenschlichen Wesen.

Unter „Funktion“ wird zusammengestellt, wogegen sich die Beschwörungen richten bzw. was sie bezuwecken: Die meisten Texte wenden sich gegen Krankheit(en) bzw., vor allem in altbabylonischer Zeit, gegen die Krankheit verursachenden Dämonen; weitere Themen sind Behexung, Schlangen, Skorpione und Hunde als Träger von Krankheit, Liebeszauber, Beschwörungen zur Erleichterung der Geburt, Babyberuhigungsbeschwörungen, Beschwörungen zur ‚Konsekration‘ kultisch verwendeter Objekte (Falkensteins Kultmittelbeschwörungen), usf. In den Abschnitten zur wohlwollenden göttlichen Intervention werden einige typische Motive oder Topoi behandelt, mit denen auf göttliche Hilfe Bezug genommen wird. Vor allem sind Dialogmotive, etwa die Marduk-Ea-*historiola* und ihre Vorläufer, die *mannam lušpur*-Formel, Preis vergöttlichter Objekte, die der kultischen Reinigung dienen, Eide und das Legitimationsmotiv („es ist nicht meine Beschwörung, ...“) zu nennen. Die Ritualanweisungen sind im untersuchten Material viel seltener und wesentlich weniger ausführlich als in vergleichbaren Texten aus dem I. Jt. Cunningham sucht im wesentlichen nach drei Typen von Ritualhandlungen: nach dem Transfer eines positiven Attributs (meist „Reinheit“) auf den Kranken, dem Transfer eines negativen Attributs („Übel, Krankheit“) vom Kranken auf einen – in der Folge zu beseitigenden – neutralen Träger und die Verwendung von symbolischen Repräsentationen (z. B. Figurinen). Analogieformeln (die klassischen *similia similibus*-Formeln), sowohl mit als auch ohne begleitende Ritualhandlungen, werden diskutiert. Hier zeigt sich Cunninghams Bestreben, religionswissenschaftliche bzw. ethnologische Ansätze nutzbar zu machen. Es geht ihm um eine Untersuchung der *legomena* und der *dromena* auf Fälle – um die alte Frazersche Terminologie zu verwenden – sympathetischer und Kontakt-Magie, also um (persuasive) Analogien und metaphorische und metonymische

Beziehungen.<sup>1</sup> In den Abschnitten zu „harmful divine intervention“ werden die verschiedenen göttlichen Wesen und Dämonen, auf die menschliches Leiden zurückgeführt wird, kurz vorgetragen und ihr Handeln beschrieben. Erneut wird betont, daß erst im II. Jt. menschliche Verfehlungen explizit als Ursache des Leidens angegeben werden.<sup>2</sup> Das Buch endet mit einer Zusammenfassung der Ergebnisse, die im Licht verschiedener ethnologischer (und soziologischer) ‚Magietheorien‘ beurteilt werden. Ziel der Beschwörungen sei, so wird abschließend urteilt, vor allem Vermittlung zwischen der menschlichen und der göttlichen Sphäre, sie seien daher als religiös zu klassifizieren.

Man liest dieses Buch mit gemischten Gefühlen. Das Arbeitsvorhaben ist außerordentlich ambitioniert angesichts eines umfangreichen Korpus,<sup>3</sup> das zu einem beträchtlichen Teil nicht ediert ist<sup>4</sup> und den Bearbeiter vor sehr viele ganz grundlegende philologische und epigraphische Probleme stellt. Die gewählte Form der Präsentation, die Konzentration auf einige – zugegebenermaßen wesentliche – Motive, betont die diachrone Kontinuität, bleibt aber doch oft etwas kurz und vermittelt keine gute Vorstellung von der Gesamtstruktur der Beschwörungen.<sup>5</sup> Manche der sich aufdrängenden grundsätzlichen Fragen werden nicht gestellt. Man hätte etwa gerne eine ausführlichere Diskussion des Verhältnisses zwischen den sumerischen und den akkadischen Beschwörungen gelesen: Cunningham vergleicht die „Funktionen“ der sumerischen und der akkадischen Texte (p. 162 ff.), aber wie verhält es sich mit ihrer Struktur und Topik? Eine Beschränkung des Korpus hätte eine genauere Analyse ermöglicht und wahrscheinlich befriedigendere Ergebnisse erbracht.

<sup>1</sup> Für die Terminologie s. z. B. St. J. Tambiah, Magic, science, religion, and the scope of rationality (Cambridge 1990) 51 ff., mit den dort gegebenen Verweisen auf weitere Literatur.

<sup>2</sup> Z. B. p. 179. Cunningham weist freilich darauf hin, daß Königsinschriften des III. Jt. sehr wohl von göttlichen Strafen für menschliches sündhaftes Verhalten sprechen. Die Tatsache, daß Angriffe von Dämonen im III. Jt. nicht auf Versündigung des Kranken beruhen, ist für W. van Binsbergen und F. Wiggermann ein wichtiges Argument bei ihrem Versuch, die mesopotamische Magie mit einer ‚holistischen‘ Weltsicht, die dem dominanten ‚hegemonialen‘ Weltbild (das etwa in den genannten Königsinschriften reflektiert würde) vorausgeht, zu verbinden (in Tz. Abusch, K. van der Toorn [Hg.], Mesopotamian magic [Groningen 1999] 27).

<sup>3</sup> Seit Erscheinen der Studie sind neue Quellen verfügbar geworden und weitere einschlägige Studien erschienen. Neben den von Cunningham selbst S. 1<sup>1</sup> angeführten Arbeiten sei besonders auf G. Conti, MARI 8 (1997) 253 ff., und die Arbeiten zu den altassyrischen Beschwörungen von K. Hecker, NABU 1996/30 (Edition von Cunninghams Nummer 336), K. Veenhof, WZKM 86 (1996) 425 ff. (Edition von Nummer 337), und C. Michel, Or. 66 (1997) 58 ff., hingewiesen; weiteres findet man in Gellers (AfO 46/47 [1999/2000] 269 ff.) und Veldhuis' (BiOr. 55 [1998] 850 ff.) Rezensionen zu Cunninghams Buch sowie im „Register Assyriologie“ in AfO 42/43 ff. s. v. „Beschwörungen“. Wichtige neue interpretative Studien bietet der Sammelband Mesopotamian Magic (Anm. 2) und der dem Thema Magie gewidmete Band SEL 15 (1998), zu dem auch Cunningham einen Beitrag geliefert hat.

<sup>4</sup> Cunningham selbst ediert im Zuge seiner Diskussionen wenige bisher unbearbeitete Texte.

<sup>5</sup> In Einzelfällen ist die Darstellung auch repetitiv. Auf den Seiten 79–87 z. B. wird Nr. 66:11 ff. dreimal *in extenso* zitiert.

Der theoretische bzw. theoriebewußte Ansatz, der in diesem Buch vertreten wird, ist ohne Frage begrüßenswert; es ist mittlerweile ein Gemeinplatz, daß die noch weitgehend ‚positivistisch‘ orientierte, datensammelnde Altorientalistik auch einer verstärkten Berücksichtigung interpretativer Fragestellungen (unter Einbeziehung der Ergebnisse der Nachbardisziplinen) bedarf.<sup>6</sup> Cunninghams Präsentation der verschiedenen ethnologischen Ansätze ist zwar sehr kurz und wird sicherlich bei vielen Lesern vor allem den Wunsch wecken, diese Dinge anderswo ausführlicher nachzulesen, aber dies wäre ja *per se* auch kein schlechtes Ergebnis.<sup>7</sup> Problematischer ist, daß sich das Korpus der Beschwörungen besonders des III. Jt. nur bedingt für die Diskussion struktureller Fragen dieser Art eignet: Das häufige Fehlen schriftlicher Ritualanweisungen hat zwangsläufig zur Folge, daß auch viel von den verbalen Riten unverständlich bleiben muß. Der Rezensent würde sich wünschen, Cunningham würde seine Methodologie und seine Fragestellungen an einem ausgewählten Teil der magischen Literatur des I. Jt. erproben.

Auch hinsichtlich der Abwägung zwischen ‚Magie‘ und ‚Religion‘ und Cunninghams abschließender Konklusion, die Beschwörungen seien, wie oben gesagt, aufgrund ihrer Hauptfunktion, der Mediation zwischen dem Menschlichen und dem Göttlichen, als ‚religiös‘ zu klassifizieren, bleiben Zweifel. Es ist vielleicht mehr als nur ein Kuriosum, wenn man bei Apuleius liest, daß eben diese Mediation das wesentliche Bestreben von Magie sei.<sup>8</sup> Ohne aus dem Sophisten und Platoniker des 2. Jh. einen Ethnologen und Religionswissenschaftler machen zu wollen, illustriert dies doch gut die Tatsache, daß die Unterscheidung von Religion und Magie notorisch schwierig ist (wie ja auch Cunninghams zweites Buch [Anm. 7] zur Genüge dokumentiert). Ein Standardwerk wie das Handbuch religionswissenschaftlicher Grundbegriffe etwa verzichtet auf eine Festlegung.<sup>9</sup> Man fragt sich, ob wir wirklich viel gewinnen, wenn wir die Diskussion um diese in dieser Abstraktion letztendlich ethischen Konzepte in die Assyriologie hineintragen, solange die emische, also die *Eigenbegrifflichkeit* noch im Dunkeln liegt. Aber auch auf einer weniger grundlegenden Ebene stellen sich weitere Fragen. Cunninghams Beobachtung, daß die (besser: viele der) Beschwörungen nicht *ex opere operato* wirksam sind, sondern auf der Vorstellung effektiver göttlicher Interzession beruhen, hat ähnlich schon Bottéro gemacht; er spricht in diesem Zusammenhang nicht von Magie, sondern von Theurgie.<sup>10</sup> Van Binsbergen und Wiggermann postulieren neuerdings einen Gegensatz zwischen ‚theistischer‘ und ‚nicht-theistischer‘ (bzw. nur oberflächlich ‚theistisch‘ eingekleideter), in das dominierende ‚hegemoniale‘ Weltbild ‚uneingebetteter‘ Magie.<sup>11</sup> Sie

---

<sup>6</sup> Gerade auf dem Gebiet der Magieforschung wird dies zunehmend berücksichtigt (etwa in einigen Arbeiten in den in Anm. 3 genannten Sammelbänden).

<sup>7</sup> Man wird gerne zu Cunninghams neuem Buch, *Religion and magic. Approaches and theories* (Edinburgh 1999) greifen, obwohl auch hier die Darstellung im einzelnen recht kurz geraten ist.

<sup>8</sup> Magie ist nach Apuleius nicht nur bekanntermaßen eine Kunst *dis immortalibus accepta colendi eos et uenerandi*, sie bezweckt ganz konkret die *communio loquendi cum deis*: *Apologia* 26 (R. Helm [Hg.], Apulei ... opera ... 2/1. Ndr. Stuttgart/Leipzig 1994, 30 f.).

<sup>9</sup> H. G. Kippenberg, „Magie“, in H. Cancik [u. a.] (Hg.), *Handbuch religionswiss. Grundbegriffe IV* (Stuttgart [u. a.] 1998), 85 ff.

<sup>10</sup> RIA 7, 202a. 204 ff. 208 ff. Auch Theurgie ist kein einheitlich verwendeter Begriff. Grundlegend hierzu ist offenbar immer noch E. R. Dodds, *The Greeks and the irrational* (Berkeley [u. a.] 1951), 283 ff. „Appendix II. Theurgy“.

<sup>11</sup> In *Mesopotamian magic* (Anm. 2), 3 ff.

verweisen etwa ausdrücklich auf die Beschwörungen aus dem III. und frühen II. Jt. gegen Schlangen, Skorpione und Hunde und dergleichen, die weitgehend frei von ‚theistischer‘ Ausgestaltung seien<sup>12</sup> (und daher nicht in Cunninghams generelles Konzept passen). Will man dieser Frage nachgehen, zeigt sich, wie nützlich Cunninghams Kataloge sind: Sie erlauben eine sehr rasche Orientierung über das Material. Der Befund für die altbabylonische Periode ist wie folgt: Sumerische und zweisprachige Beschwörungen: 242, davon 17 (7%) gegen Schlangen, Skorpione und Hunde mit und 13 (5,4%) ohne Anrufung bestimmter Götter (einige Fälle sind unsicher). Akkadisch: 92, davon fünf (5,4%) derartige Beschwörungen mit und 13 (14,1%) ohne Anrufung von Göttern. Man sieht, daß die Aussage von van Binsbergen und Wiggermann etwas nuanciert werden muß; ‚theistische‘ Einkleidung gibt es auch bei Beschwörungen dieser Art. Wichtiger ist aber der deutliche Unterschied zwischen den sumerischen und den akkadischen Beschwörungen: Nicht nur sind im Akkadischen die Beschwörungen gegen Schlangen usf. (die bekanntlich im I. Jt. kaum mehr vorkommen) deutlich häufiger, man verzichtet im Akkadischen auch wesentlich öfter auf die Anrufung von Göttern. Dies sind Aspekte, denen man weiter nachgehen sollte. Den Weg dazu hat Cunningham mit seinem Buch beträchtlich erleichtert. Dafür schuldet ihm die Fachwelt Dank.

MICHAEL JURSA – Wien

---

<sup>12</sup> *Ibid.* 32.

SIGRIST, M./H. H. FIGULLA/C. B. F. WALKER: Catalogue of the Babylonian Tablets in the British Museum, Vol. II. London: British Museum, 1996. XVI, 368 S. 28 × 19 cm. ISBN 0-7141-1139-2. Preis: £ 45.00

Acht Jahre nach dem zuletzt erschienenen Band VIII (Tablets from Sippar 3, 1988) der Reihe „Catalogue of the Babylonian Tablets in the British Museum“ halten wir wieder einen Band dieser reichen Sammlung in Händen. Das Erscheinen eines Katalogs von großen Keilschriftsammlungen ist immer ein wichtiger Augenblick für die Forschung, gewinnt man doch so eine Übersicht über die an verschiedenen Stellen publizierten Texte ebenso wie über die unpublizierten. Erfahrungsgemäß erfahren nach dem Erscheinen solcher Kataloge Publikation und Bearbeitung der Texte oder ganzer Textgruppen einen Aufschwung, was letztendlich der Assyriologie insgesamt zugute kommt. Es ist wohl berechtigt, von vorliegendem Band dasselbe zu erwarten.

Die Einträge in diesem Katalogband enthalten die wichtigsten Informationen zu den einzelnen Tafeln: Registrationsnummer, BM-Nummer, Periode (Ur III, OB, PreSa, Oakk, Nuzi usw.), Datum, Beschreibung und Publikationsangaben. Die Beschreibung ist ausführlicher als in den Bd.en 6–8, aber kürzer als in Bd. 1. Es fehlen nur die Angaben über den Zustand der Tafeln, die in Bd. 1 noch sehr ausführlich gehalten und in den Bd.en 6–8 schon stark gekürzt waren (C (complet), F (fragment) usw.).

Das im Vorwort genannte Ziel der Sparsamkeit wurde dankenswerterweise erreicht. Obwohl man hier durchschnittlich ebenso viele (ca. 30) Tafeln pro Seite behandelt wie in den Bd.en 6–8, ist die informationsreiche Kolumne der Beschreibung dank einer anderen Typographie hier viel breiter als dort. Bd. 1 enthält dagegen durchschnittlich nur 11 Texte pro Seite. In diesem Band wurden mehr als 8300 Tafeln (BM 15231–23618) aufgenommen, in Bd. 1 dagegen nur 3000 Tafeln.

Die Beschreibung gibt außer der Textgattung oft (meistens bei Ur III Dokumenten) weitere Einzelheiten an, z. B. schwierige oder eigenartige Stellen, besondere Jahresnamen oder Siegelschriften. Mangel an Konsistenz ist, so bemerkt J. E. Curtis im Vor-

wort, auf die Mitarbeit verschiedener Autoren und die lange Entstehungszeit zurückzuführen. Diese Unebenheiten sind aber verständlich. Die Tafelkorbetiketten aus der Ur-III-Zeit wurden z. B. in voller Länge zitiert.

Dagegen sind in den meisten Fällen die Vatersnamen leider der Sparsamkeit zum Opfer gefallen. Einerseits verständlich, führt dies aber dazu, daß der Benutzer die ihn interessierenden Texte anhand des Katalogs oft nur schwer auswählen kann. In vielen Fällen, besonders bei häufigen Namen, verbergen sich verschiedene Personen hinter demselben Namen. Z. B. gehören zu Bēlessunu, T. d. Ikūn-pī-Sîn, die Texte (nur unpublizierte angeführt): BM 17486, 17443, 17053, 17344, 22532; zu Bēlessunu T. d. Jassi-El: BM 16830, 17094, 16953, 17100; zu Bēlessunu, T. d. Kazatum/Kizatum: BM 22597, 22616 und zu Bēlessunu, T. d. Iddin-Išum: BM 22563. Alle vier waren etwa in der selben Zeit tätig (spät Ha. – früh Si.). Vielleicht könnte man im nächsten Band auch die Vatersnamen angeben, damit ein kostspieliger Forschungsaufenthalt in London noch effektiver genutzt werden kann.

Der Band ist mit sehr ausführlichen und hilfreichen Indizes versehen, die in benutzerfreundlicher Weise das Material aus Ur III, der altbabylonischen Zeit und das anderer Perioden getrennt behandeln.

Die hier katalogisierten Texte wurden zwischen 1892 und 1898 von verschiedenen Antiquitätenhändlern in 44 Einheiten angekauft. Alle Tafeln stammen aus Raubgrabungen, weshalb man ihre Herkunft nur bis zum Händler zurückverfolgen kann. Die Namen der Händler sind im Vorwort angegeben.

Ungefähr zwei Drittel der Texte datieren in die Ur III-Zeit. Sie stammen vorwiegend aus Girsu und liefern so viele neue Informationen zu den großen administrativen Archiven des Ensi<sup>1</sup>. Der geringere Teil dieses Archivs wurde von de Sarzac 1894 gefunden (jetzt in Istanbul und Paris), ein größerer Teil wurde von Einheimischen geraubt. T. B. Jones<sup>2</sup> hat wahrscheinlich recht, daß die von Händlern aufgekauften Tafeln schon vor der offiziellen französischen Grabung weggebracht wurden. Die in diesem Band katalogisierten Sammlungen enthalten meist Texte aus der Zeit zwischen Šulgi 44 und Amar-Sin 5, was die Analyse von Jones bestätigt, daß die Raubgräber in diesem Teil des Archivs besonders intensiv tätig waren. Das bedeutet auch, daß das ganze Archiv grundsätzlich nach Jahren geordnet war.

Eine andere große Einheit bilden die altbabylonischen Texte. Man kann die Hauptinteressen der Forschung deutlich daran erkennen, welche Gattungen wann publiziert wurden. Zuerst wurden historische Texte (Datenlisten), Briefe (z. B. LIH; CT 43; 44) und literarische Texte (z. B. CT 15; 42), später juristische Dokumente, hauptsächlich Immobilienurkunden, veröffentlicht (CT 47, MHET 2/1–5). Sklaven- und Tierkaufurkunden sind weitgehend, Verwaltungstexte noch gänzlich unpubliziert.

Die größte Gruppe bilden diejenigen Texte, die in der altbabylonischen Sippar-Region, hauptsächlich in Sippar-Amnānum/Tell ed-Dēr (92-6-15, 92-7-9, 94-1-15), gefunden wurden<sup>3</sup>. Einen großen Teil dieser drei Sammlungen bilden die Tafeln aus dem Archiv der Akšāja-Familie, über die ich eine umfassende Arbeit vorbereite. Die Hauptpersonen dieser

<sup>1</sup> Für eine Übersicht über dieses Archiv mit früherer Literatur siehe jetzt W. Sallaberger, Ur III-Zeit, in: Sallaberger/A. Westenholz, Mesopotamien. Akkade-Zeit und Ur III-Zeit. OBO 160/3 (Freiburg/Schweiz [u. a.] 1999) 121–414, bes. 286–315.

<sup>2</sup> Sumerian administrative documents: an essay, in: Fs. Jacobsen. AS 20 (Chicago [u. a.] 1975) 41–61.

<sup>3</sup> Vgl. G. Kalla, Die Geschichte der Entdeckung der altbabylonischen Sippar-Archive, ZA 89 (1999) 201–226; besonders 214 f., 224 f., Taf. V.

Familie waren Haupthirten (*na-gada*), die hauptsächlich in der Kleinstadt Ḫalḫalla<sup>4</sup> tätig waren. Zu ihrem Amtsarchiv (von Ḫa. bis Aṣ.) gehören die meisten Texte dieser drei Sammlungen, die mit Tieren zu tun haben (z. B. BM 16490, 16504, 16922, 17558, 22546, 22549, 22569, 22644 usw.); viele andere stammen aus der Sammlung Bu. 91-5-9<sup>5</sup>.

Eine andere Urkundengruppe aus Sippar wurde von M. Weitemeyer<sup>6</sup> behandelt. Zu diesem Amtsarchiv aus der Zeit von Hammu-rapi 35 und 42 gehören die kleinen Etiketten (dockets) und Präsenzlisten von Mietarbeitern (dazu gehören wohl auch BM 17182, 22602). Die meisten Texte sind in anderen Museen (Berlin, Paris, Copenhagen) oder in anderen BM-Sammlungen (Bu. 88-5-12, Bu. 91-5-9) aufbewahrt<sup>7</sup>. Mit den bei Weitemeyer publizierten Texten sind diejenigen verwandt, die von Rohr und Rohrflechterartikeln handeln, aus dem Jahr Ḫa. 42 stammen (oder undatiert sind) und oft Samīja als agierende Person angeben (z. B. BM 16645, 16647, 17221, 17222, 17256?, 17270, 17276, 17554, 17555, 22548, 22685, 22688). Zur späteren Variante desselben „Rohrbüros“ gehört wohl ein anderer Samīja aus der Zeit von Ammi-ditana und Ammi-ṣaduqa (z. B. BM 16555, 16556, 16557, 17279).

In den Sammlungen der Jahre 1896–97 (96-4-10, 96-6-12, 96-6-13, 97-3-15, 97-5-10, 97-5-11, 97-5-13, 97-5-15) befinden sich außer Ur III-Texten hauptsächlich Dokumente aus Larsa und Uruk. Die größte eindeutig zusammenhängende Gruppe in diesem, außer den Briefen noch völlig unpubliziertem Material bilden die *asīrum*-Texte aus Uruk aus der Zeit des Rīm-Anum. Ein Teil dieser Textgruppe (40 Texte), aus einer früher katalogisierten BM-Sammlung (96-4-2) wurde von O. Loretz publiziert<sup>8</sup>. Bisher waren 77 Texte dieses geschichtlich sehr interessanten Archivs bekannt, die über mehrere Museen verstreut sind (hauptsächlich London, Berlin und Paris), nun sind weitere 134 Texte dazugekommen. Vielleicht kann man mit deren Hilfe mehr über die turbulente Endphase des südbabylonischen Aufstands zur Zeit Samsu-ilunas erfahren<sup>9</sup>.

Aus Larsa bildet die von King schon 1898 publizierte Hammu-rapi – Sin-iddinam-Korrespondenz eine erkennbare Einheit; vielleicht läßt sich aus anderen Larsa-Texten mehr über ihren archivalischen Kontext erfahren.

Größere Gruppen bilden außerdem die kassitischen, Nuzi- sowie neu- und spätbabylonischen Texte, über welche die Indizes unter „other Periods“ (S. 359–364) informieren.

Beschreibung und Datierung der Texte sind sehr zuverlässig. Es gehört allerdings zur Natur solch großer Unternehmen, daß man nicht alle schwierigen Stellen lösen kann und sich kleine Fehler nicht immer vermeiden lassen. Ich hatte im Mai 1999 Gelegenheit, durch die freundliche Hilfe von Chr. Walker an den Texten der Sammlungen 92-5-16, 92-7-9 und 94-1-15 zu arbeiten. Ich möchte zum Schluß einige Korrekturen und Verbesserungen vorschlagen, die aus dieser Arbeit entstanden sind. Diese Vorschläge mindern überhaupt nicht die große Leistung der Autoren, für die wir alle sehr dankbar sind.

<sup>4</sup> Über diese Stadt siehe jetzt M. Stol, Die altbabylonische Stadt Ḫalḫalla, in: Fs. Römer. AOAT 253 (Münster 1998) 415–445.

<sup>5</sup> Einige davon bei F. van Koppen, Abum-waqar. Overseer of the Merchants at Sippar, NABU 1999/80.

<sup>6</sup> Some aspects of the hiring of workers in the Sippar region at the time of Hammurapi (Copenhagen 1972).

<sup>7</sup> Vgl. Kalla, ZA 89, 221, Tab. II.

<sup>8</sup> Die *asīrum*-Texte, UF 10 (1978) 121–160.

<sup>9</sup> Zu den bisher bekannten Texten mit einer überzeugenden Rekonstruktion der Geschehnisse im Süden von Samsu-iluna 7 bis 10 siehe F. Pomponio/A. Rositani, Rīm-Anum di Uruk, in: Fs. Loretz. AOAT 250 (Münster 1998) 635–649.

**BM 16473:** Ikūn-pī-Sīn ist der Sohn d. Sīn-tajjār (Akšāja-Familie). Er kauft einen Sklaven von Ibni-[...] und von seinem Sohn, Ipqu-Anunnītum. Datum: 7/9/Ha 26<sup>1</sup>. – **BM 16485:** Schon publiziert: MHET 2/5, 567. – **BM 16764:** Jetzt publiziert: M. Jursa, RA 91 (1997) 135–145. – **BM 16798:** Die Käuferin ist Erišti-Šamaš, T. d. Abi-madar. **BM 16831/A:** Vgl. unten bei BM 22512. – **BM 16838/A:** Duplikat von BM 22705. – **BM 16980:** Schon publiziert: CT 47 32 no. 53. – **BM 16986:** Eid bei Sīn-muballīt. – **BM 17009:** Datum Ad 36. – **BM 17053/A:** Der Verkäufer ist Ipqu-Enlil, S. d. Itti-Enlil-qinnī, Br. d. Ipqu-Adad und d. Rīm-Sīn (vgl. SVJAD 22a). – **BM 17118:** Hülle von BAP 37 (BM 92548 = Bu. 88-5-12, 222), der Text ist demnach ein Feldkauf in Nagūm; Verkäuferin Salatum, T. d. Awīlīja; Käufer Tappūm, S. d. Jarbi-El. – **BM 17354:** Die Beklagte ist Erišti-Šamaš, T. d. Sīn-tajjār, und die Kläger sind zwei Söhne des Ikūn-pī-Sīn, ihres Bruders (Akšāja-Familie). – **BM 17369:** Dazugehörige Hülle ist BM 22525A. – **BM 17372:** Erbteilungsurkunde; vgl. BM 22512 (unten); das Datum muß dasselbe sein: Si 24/11/12. – **BM 17398:** Vgl. unten bei BM 22512. – **BM 17443:** Die Verkäufer sind sechs Söhne des Iškur-mansum, Sīn-iddinam, Adad-rabi, Dīgīr-mansum, Ikūn-pīša, Awīl-Adad und Ibni-Adad. – **BM 22512:** Teilstück einer Erbteilung. Das Erbe des Annum-pī-Šamaš aus der Teilung mit seinen Brüdern, Sīn-bēl-aplim, Akšak-iddinam, Luš-tammar-Sīn, Puzur-Šamaš, Warad-Sīn, Tarībuša, und mit seiner Mutter Inibšina. Die anderen Teilstücke derselben Teilung sind: BM 16831 (MHET 2/3, 440); BM 17372 (2/3, 347); BM 17398 (2/3, 460); BM 22702. – **BM 22514:** Kein Kauf, sondern Feldpacht. – **BM 22516:** Der Käufer ist Sīn-tajjār, S. d. Akšāja (Akšāja-Familie). – **BM 22517:** Statt Nergal-nāṣir lies Sumuqan(<sup>d</sup>Gīr)-nāṣir! – **BM 22518:** Dazugehörige Hülle ist BM 22525B. – **BM 22523:** Grundstückskauf (*kislah*). Eid bei Apīl-Sīn. – **BM 22525A:** Hülle von BM 17369. – **BM 22525B:** Hülle von BM 22518. – **BM 22526:** Wahrscheinlich Rückkauf eines Feldes (a-šā kankal *ša Hu-ba<sup>ki</sup>*). – **BM 22552:** Mieter ist Šu-ilīšu, S. d. Šamaš-abum. – **BM 22579:** Statt a-gār *Pa-pa-lu* lies a-gār *Pa-ú-ṣu* (= Pahuşum). – **BM 22585:** Das Datum ist Ha. 22: mu alan [*Ha-am*]-mu-[*ra-pī*]. – **BM 22586:** Die Empfängerin ist Ruttum, wohl T. d. Işı-qatar. – **BM 22590:** Haus- oder Grundstückskauf. Verkäufer: Sīn-erībam, S. d. <sup>d</sup>Utu-[...]; Käufer: Sīn-tajjār, S. d. Akšāja (Akšāja-Familie). – **BM 22592/22591:** BM 22592 ist die Tafel und 22591 die Hülle. – **BM 22620:** Das Datum ist vielmehr Sm. 18. Eine andere Feldpachturkunde der Japhātum, T. d. Işı-qatar, aus Sm. 19 mit demselben Pächter (Erībam, S. d. Puzur-abī) ist MHET 2/1, 125. **BM 22623:** Statt *Sin-mu-ri-te* lies *Sin-muštešer* (*Sin-mu-uš-te-še-er*)! – **BM 22630:** Ḥunābum ist nur Nachbar. Der Verkäufer ist Išmah-El, S. d. Ilī-hamad; der Käufer Āmur-Sīn, S. d. Išme-Sīn. Wahrscheinlich ist dieser Vertrag in der Prozeßurkunde MHET 2/1, 41 (Sa. „b“) zitiert, so daß wir diesen Text in die Zeit von Sabium oder früher datieren können. – **BM 22650–57, 22659–60, 22662, 22665–66, 22669–70, 22672–74, 22676, 22680–83:** Diese Tonbulle wurden schon von M. Weitemeyer (s. Anm. 6) publiziert, S. 12–19, 86–90. – **BM 22658, 22664, 22667, 22678–79:** Publiziert von Weitemeyer (s. Anm. 6) S. 54–55, 96–97; die Texte datieren demnach auf Si. 8. (außer BM 22667, undatiert). – **BM 22692:** Aplūtu-Dokument. Ḥuzālatum setzt Eli-erēssa als ihre Erbin ein. Beide ohne Vatersnamen. – **BM 22700:** Wahrscheinlich Schenkung einer *nadītu*; ihre Erbschaft wird den Brüdern gegeben: Rs. 4“–5”: [...] <sup>d</sup>Nann]a-ma-an-sum *ah-b[i-ša]* / *re-di wa-ar-ka-ti-ša*. – **BM 22702:** Erbteilung. Siehe BM 22512 (oben). – **BM 22703/A:** Jetzt von E. Woestenburg publiziert bei M. Stol, Fs. Römer, 444–445. – **BM 22705:** Duplikat von BM 16838/A (MHET 2/3, 426). – **BM 22711:** Erišti-Šamaš, T. d. Sīn-tajjār kauft ein Haus in Iplahū (Akšāja-Familie). – **BM 22712:** Rīš-Šamaš, S. d. Akšāja übergibt ein Feld mit öffentlichen Lasten (seinem Bruder) Sīn-tajjār (Akšāja-Familie).

YAMADA, SHIGEO: *The Construction of the Assyrian Empire. A Historical Study of the Inscriptions of Shalmaneser III (859–824 BC) Relating to His Campaigns to the West.* (Culture and History of the Ancient Near East 3). Leiden: Brill, 2000. xviii, 449 S. mit 12 Kt., 10 Tab. 16,7 × 24,5 cm. ISBN 90-04-11772-5. Preis: EUR 105,00, US\$ 129,00.

Bei dieser Arbeit handelt es sich um die überarbeitete Fassung einer 1998 an der Hebrew University of Jerusalem angenommenen Dissertation, die unter der Betreuung von H. Tadmor entstanden ist. Der Titel der Dissertation entspricht dem Untertitel des vorliegenden Werkes. Daß für die publizierte Fassung „The Construction of the Assyrian Empire“ als Titel gewählt wurde, spiegelt die Einschätzung des Autors wider, daß „The reign of Shalmaneser III (859–824 BC) was the most remarkable period of Assyrian military advance in the pre-imperial phase of the Neo-Assyrian empire“ (S. 1). Man hätte gerne die Argumentation, auf die sich das Urteil des Verfassers stützt, im Detail erfahren, besonders, da ja auch Salmanassars Vater und Vorgänger Assurnasirpal II. durchaus eindrucksvolle militärische Aktivitäten unternommen hat, die Yamada selbst als Fundament für die Expansion Salmanassars sieht (S. 76). Die Definition der vom Verfasser angenommenen präimperialen und imperialen Phase in der Geschichte des neuassyrischen Reiches unterbleibt, doch kann man annehmen, daß Yamada den Beginn der imperialen Phase mit „the renewal of territorial expansion by Tiglath-pileser III in the second half of the eighth century B.C.“ (S. 308) ansetzt.

Thema der Arbeit ist die Untersuchung der historischen Inschriften Salmanassars III., die Feldzüge gegen den Westen Assyriens zum Inhalt haben, wobei politische, wirtschaftliche und ideologische Aspekte diskutiert werden. Es sei betont, daß der Autor nicht nur die heute in Syrien und Israel und im Libanon gelegenen Gebiete als den Westen von Assyrien betrachtet, sondern auch Südostanatolien zwischen Taurus und Euphrat in seine Untersuchung einbezieht. Die Arbeit ist im wesentlichen ein Kommentar zu den betreffenden Inschriftenteilen und sollte, wie der Verfasser selbst rät (S. 77), zusammen mit der Bearbeitung von A. K. Grayson in RIMA 3 (1996) verwendet werden, insbesondere da aus Platzgründen zumeist weder der akkadische Text noch die vollständige Übersetzung der relevanten Passagen angeführt werden, sondern stattdessen kurze Paraphrasen der Textinhalte geboten werden.

In einer Einleitung (S. 1–7) wird zuerst die Forschungsgeschichte der Salmanassar-Inschriften kurz dargestellt und danach der Aufbau des Werks skizziert. Teil I (S. 9–76) ist eine Einführung in die Inschriften Salmanassars III., in der ein Katalog der Texte, eine chronologische Darstellung der Feldzüge (s. besonders die Tabelle 4 auf S. 66) sowie eine knappe historische Darstellung der Situation an der assyrischen Westgrenze vor der Thronbesteigung Salmanassars geboten werden. Der Verfasser verwendet eine eigene Ordnung der Texte (Annals 1–14, Summary Inscription 1–19, Miscellaneous 1–6), die sich in ihrer Systematik an H. Tadmor, *The Inscriptions of Tiglath-pileser III King of Assyria* (Jerusalem 1994) anlehnt. Die Konkordanz zwischen Yamadas Nomenklatur und den Bearbeitungsnummern in RIMA 3 findet sich auf S. 53f. Den Hauptteil des Werks bildet Teil II (S. 77–224), die historische und historiographische Untersuchung der Berichte über die Kriegsunternehmungen gegen den Westen, gegliedert nach den Feldzugsjahren (19 Kampagnen in den Jahren 858 bis 855, 853, 852, 849 bis 847, 845, 842 bis 839, 838–837, 836, 835, 833–831 und 829 v. Chr.). Auf die Textanalyse folgt jeweils die historische Analyse, wobei besonders auf Fragen der historischen Geographie und der relativen Chronologie der Ereignisse eingegangen wird. Dieser Teil des Werks, ebenso wie der dem Thema Beute und Tribut gewidmete Teil III (S. 225–272) ist in der Anlage mit M. Liveranis Kommentar zu den Inschriften Assurnasirpals II. (*Studies on*

the Annals of Ashurnasirpal II. 2: Topographical Analysis. QGS 4 [Rom 1992]) zu vergleichen. In Teil III beschränkt sich Yamada nicht nur auf den Westen Assyriens, sondern berücksichtigt alle Belege aus den Inschriften Salmanassars. Mittels detaillierter Tabellen wird aufgezeigt, wann und wo was in Empfang genommen wurde. Interessant ist dabei der Vergleich zwischen Text- und Bildquellen, namentlich den Bronzestreifen der Balawat-Tore, dem Schwarzen Obelisken und der Thronbasis aus Kalhu. Eine Wiedergabe dieser Bildwerke wäre eine willkommene Ergänzung des Bandes gewesen. Weiters werden in diesem Kapitel die verschiedenen Güterklassen, die Salmanassar als Beute oder Tribut erhielt, besprochen (Personen, Pferde und Wagen, Vieh, Metalle, Textilien, Elfenbein, Holz und Wein) und ihre Herkunft mittels detaillierter Karten verdeutlicht (Maps 6-A bis 6-F auf S. 411–416). Yamada zufolge ist die Ausbeutung des wirtschaftlich erstarkten Westens durch die stete Abführung von Beute und Tributabgaben eine Innovation Salmanassars (S. 271). Die „zeremoniell-kommemorativen“ Taten Salmanassars werden in Teil IV (S. 273–299) behandelt; auch hier werden alle Belege aus dem Inschriftenmaterial berücksichtigt. Unter „zeremoniell-kommemorativen“ Taten versteht der Verfasser die Anbringung von Königsstelen und Felsreliefs während der Feldzüge sowie das Waschen der Waffen und andere am Meeresufer durchgeführte Rituale. Leider ist anstelle der begleitenden Karte „Map 7: Monuments Set Up by Shalmaneser III during His Campaigns“ auf S. 417 die Karte 6-F, die der Herkunft von Holz und Wein gewidmet ist, noch einmal abgedruckt. Kurze abschließende Bemerkungen zu Provinzen und Grenzposten und zum Verhältnis Assyriens zu seinen Vasallen bilden schließlich Teil V (S. 300–308). Es folgen fünf Appendices (S. 309–383), die mit dem Thema des Buches nicht unmittelbar verbunden sind, sich aber aus der Beschäftigung Yamadas mit den Inschriften Salmanassars ergeben haben. Appendix A beschäftigt sich mit den aramäisch-israelitischen Beziehungen nach dem Zeugnis der aramäischen Inschrift von Tell Dan (S. 309–320); es handelt sich um die überarbeitete Fassung eines Artikels von Yamada in UF 27 (1995) 611–625. Appendix B ist dem zweiten Eponymat des Dayyan-Assur gewidmet (S. 321–334) und war von Yamada und E. Weissert ursprünglich als Artikel konzipiert worden. Appendix C, eine überarbeitete Fassung von Yamadas Artikel in JCS 50 (1998) 87–94, untersucht die Zählungsmanipulationen in Texten, die die Überquerung des Euphrats in den späten Inschriften Salmanassars beschreiben (S. 335–341). Appendix D ist eine Neuedition der Annalentexte 1 [Marmortafel aus dem Nabu-Tempel in Kalhu] und 3 [Kurkh-Monolith] (S. 342–379). In Appendix E schließlich finden sich Yamadas Kollationen zum Kurkh-Monolithen (S. 380–383). Der Band wird beschlossen von einer ausführlichen Bibliographie mit integriertem Abkürzungsverzeichnis (S. 384–405), zwölf Landkarten (S. 406–417), einem Stichwörterindex (S. 419–431) und einem Verzeichnis der Textquellen (S. 432–449).

Yamada hat mit diesem Band einen ausführlichen und fundierten Kommentar zum Inschriftenwerk Salmanassars vorgelegt, der für die Beschäftigung mit der Westexpansion Assyriens unverzichtbar sein wird.<sup>1</sup> Um den Titel „The Construction of the Assyrian Empire“ zu rechtfertigen, hätte man den Band allerdings gerne um eine tiefergehende Studie zur Reichsbildung Assyriens, die man nicht ohne weiters nur Salmanassar III. wird zuschreiben wollen, erweitert gesehen. Die kurzen Bemerkungen in den Teilen I.3 (The Western Frontier of Assyria before Shalmaneser III's Accession, S. 68–

---

<sup>1</sup> Der Band von R. Lamprichs, Die Westexpansion des neuassyrischen Reiches. AOAT 239 (Kevelaer und Neukirchen-Vluyn 1995), scheint Yamada nicht bekannt gewesen zu sein.

76) und V (Concluding Remarks: Shalmaneser III's Dominion over the Countries in the West, S. 300–308) hätten sicherlich mit Gewinn weiterführend behandelt werden können, während mir die erneute Publikation des in den Appendices A und C behandelten Materials durchaus verzichtbar erscheint.

Yamadas Buch ist in der im Jahr 2000 im Verlag Brill begründeten Reihe „Culture and History of the Ancient Near East“ erschienen, deren bisher publizierte fünf Bände auch tatsächlich wenig mehr gemein haben als die Beschäftigung mit dem einen oder anderen Aspekt der Kulturgeschichte des alten Vorderen Orients zwischen Ägypten und Anatolien (s. die Verlagsanzeige auf S. 450). In den letzten Jahren wurden eine Vielzahl von Monographien publiziert, die sich mit der Bearbeitung und Auswertung von neuassyrischen Königsinschriften beschäftigen und die in unterschiedlichsten Reihen oder als Einzelpublikationen erschienen sind; neben den bereits genannten Werken von Liverani und Tadmor seien R. Borger, Beiträge zum Inschriftenwerk Assurbanipals (Wiesbaden 1996), B. Cifola, Analysis of Variants in the Assyrian Royal Titulary from the Origins to Tiglath-Pileser III. Ist. Univ. Orientale. Dip. di Studi Asiatici XLVII (Napoli 1995), M. De Odorico, The Use of Numbers and Quantifications in the Assyrian Royal Inscriptions. SAAS 3 (Helsinki 1995), E. Frahm, Einleitung in die Sanherib-Inschriften. AfO-Bh. 26 (Wien 1997), A. Fuchs, Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad (Göttingen 1994) und ders., Die Annalen des Jahres 711 v. Chr. SAAS 8 (Helsinki 1998) genannt. Angesichts dieser Tatsache stellt sich mir die Frage, ob nicht besser anstelle einer weiteren Reihe mit extrem allgemein gehaltenem Themenschwerpunkt eine Reihe begründet werden sollte, die dem stetig wachsenden Gebiet der Untersuchungen zu den assyrischen Inschriften eine Heimat gibt.

KAREN RADNER – München

MARFOE, LEON: Kāmid el-Lōz 14: Settlement History of the *Biqa'* up to the Iron Age. Revised by Rolf Hachmann and Prepared for Publication by Christine Misamer and Michelle Froese. (Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde 53). Bonn: Habelt, 1998. 285 S. mit 53 Abb. + 1 Faltkarte. ISBN 3-7749-2423-6. Preis: DM 61,00.

1979 promovierte L. Marfoe mit einer Arbeit über die Siedlungsgeschichte der *Biqa'* an der University of Chicago. Da es ihm äußere Umstände unmöglich machten, die Drucklegung selbst zu besorgen, übernahmen dies Kollegen in Saarbrücken. Unter der Ägide von R. Hachmann konnte 1995 als erster Teil<sup>1</sup> die Bestandsaufnahme der von 1972/1973 bis 1974/1975<sup>2</sup> durchgeführten Oberflächenuntersuchung des Autors erscheinen, 1998 dann als zweiter Teil die hier vorzustellende Deutung des Befundes. Dieses herausgeberische Vorgehen legte sich nahe, da Marfoes Erforschung der *Biqa'* und deren Dokumentation in engem Kontakt mit den von R. Hachmann geleiteten Ausgrabungen auf dem *Tell Kāmid el-Lōz* entstanden. So gehörte Marfoe 1973 und 1974 zum Gra-

<sup>1</sup> L. Marfoe, Kāmid el-Lōz 13: The Prehistoric and Early Historic Context of the Site. Catalog and Commentary. Revised, Enlarged and Prepared for Publication by R. Hachmann and Chr. Misamer. Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde 41 (Bonn 1995). Im Folgenden zitiert als KL 13.

<sup>2</sup> Die Dauer des Surveys ist im Vorwort des Herausgebers in KL 13, 9, angegeben mit von 1972 bis zum Herbst 1974; Marfoe selbst gibt dagegen in KL 14, 87, als Dauer 1973 bis 1975 an.

bungsteam, und für die Auswertung seiner Surveybefunde stand ihm das damals erst zum Teil und zum Teil auch erst vorläufig publizierte Material aus der ersten bis elften Grabungskampagne zur Verfügung. Der Vorteil war nicht nur auf Seiten Marfoes; auch für die Auswertung der auf dem *Tell Kāmid el-Lōz* gewonnenen Funde und Befunde erwies sich der durch den Survey erschlossene größere kulturelle Rahmen durchaus als nützlich.

Eine Durchsicht der bibliographischen Teile in beiden Bänden Marfoes macht rasch deutlich, daß der Autor sein Manuskript 1977 abschloß. Danach wurden bis auf ganz wenige, an einer Hand abzählbare Ausnahmen lediglich neuere Grabungsberichte über *Tell Kāmid el-Lōz* ergänzt und, wie die Lektüre erweist, auch im Text ausführlich berücksichtigt. Das Ergebnis ist ein zwiespältiges: Bezogen auf den *Tell Kāmid el-Lōz* liegt eine Arbeit vor, die den gegenwärtigen Stand der Forschung repräsentiert, bezogen auf die *Biqā'* insgesamt und ihren weiteren levantinischen Kontext spiegelt das Buch aber die Wissenschaftssituation von vor gut zwanzig Jahren wider. Dieser aus der Entstehungsgeschichte des Werks herrührenden Diskrepanz muß man sich bei der Lektüre stets bewußt sein, um die Leistung des Autors und die seiner redaktionell und herausgeberisch tätigen Kollegen in Saarbrücken sach- und vor allem zeitgemäß richtig einordnen zu können.

Daß das Buch wissenschaftsgeschichtlich gleichsam auf einem langen und einem kurzen Bein einhergeht, übersieht man deshalb nur allzu leicht, weil der Autor mit dem von ihm gewählten methodischen Ansatz seiner Zeit weit voraus war. Seine Fragen unterscheiden sich nicht von denen, die die Forschung gegenwärtig bewegen, und auch seine Antworten stehen denen, die man heute darauf gibt, nicht fern. Marfoe verfolgte ein „explicitly historical“ Ziel (S. 14), wobei sein Geschichtsverständnis von dem der französischen *École des Annales* bestimmt war. Es ging ihm nicht bloß um eine Rekonstruktion der Siedlungsgeschichte, in der die *Biqā'* – wie traditionell üblich – vor allem in ihrer Korridorfunktion zwischen dem Norden und dem Süden in den Blick kam. Diese Aufgabe hat das zwischen dem Libanon im Westen und dem Anti-Libanos im Osten gelegene, 110 km lange und 8–14 km breite Hochtal (durchschnittlich 900 m hoch) gewiß zu allen Zeiten erfüllt. Die *Biqā'* hat aber, und das ist dem Autor besonders wichtig, auch ihren eigenen Rhythmus, der sich aus den klimatischen, geologischen, hydrographischen und geomorphologischen Voraussetzungen ergibt und in Flora und Fauna seinen augenfälligsten Ausdruck findet (S. 21–52). Der Süden, speziell der an Quellen reiche Südwesten, ist demzufolge dem kargen Norden gegenüber begünstigt. Zu diesem Gefälle in der Horizontalen kommt das in der Vertikalen hinzu; denn der Talgrund besitzt in der Regel tiefer und bessere Böden als der Talrand, die niedrigeren Bergabhänge sind anders beschaffen als das Gebirge selbst (S. 52–57). Zusammen mit weiteren lokalen Gegebenheiten macht dies aus der *Biqā'* „a mosaic of small zones, each controlled by conditions slightly variant from its neighbour but never completely autonomous“ (S. 57). Diese, anders ausgedrückt, kleinkammerige Landschaft bietet sich für eine Nutzung durch den Menschen sowohl als Acker- wie als Weideland an. Da die Übergänge fließend und durch Veränderungen, etwa klimatischer Art, verschiebbar sind, ist für eine optimale Ausbeutung ein hohes Maß an Flexibilität und Anpassungsfähigkeit auf Seiten der Menschen erforderlich (S. 57f.).

Wie sich die Anpassung des Menschen an diesen natürlichen Lebensraum in der Nutzung des Bodens, siedlungsgeschichtlich und demographisch auswirkt, ist für das 20. Jahrhundert am besten dokumentiert. Ausgehend von offiziellen statistischen Erhebungen der Jahre 1939 und 1960 über Siedlungen, Bevölkerung und Bodenflächennutzung in den einzelnen Distrikten verfolgt der Vf. die Verhältnisse von Norden nach

Süden (*el-Hermel, Ba'lbek, Zahle, Ġubb Ĝennīn, Rāšayyā*, S. 59–78<sup>3</sup>) und gelangt in seiner Auswertung zu folgenden interessanten Folgerungen (S. 78–85). So bilden Ackerbau und Weidewirtschaft (hauptsächlich Schafe, Ziegen, Kamele und nur in geringem Umfang Rinder) keinen Gegensatz, sondern ergänzen sich insofern, als sich die Weidewirtschaft geographisch und jahreszeitlich genau umgekehrt zur Intensität des Ackerbaus verhält (S. 79). Wie sich diese Relation im Einzelnen gestaltet, ist ausschlaggebend für die Siedlungsform (S. 78–83). So entstehen Städte nur in einem intensiv bebaubaren Umland und in verkehrsgünstiger Lage (*Zahle, Ba'lbek, el-Hermel*), während defensive Aspekte dabei eine eher untergeordnete, von der jeweiligen politischen Situation abhängige Rolle spielen. Unter den Dörfern unterscheidet Marfoe drei Typen. In den tiefer gelegenen Teilen der südlichen und mittleren *Biqā'*, wo reiche Ernterträge möglich sind, gibt es Dörfer mit ausschließlich seßhafter Bevölkerung, die nur eine bescheidene Herdenwirtschaft in der engeren Umgebung betreibt. Die Bevölkerung von Dörfern in Randlage kann die dort geringeren Ernterträge auf zweierlei Weise durch Kleinviehhaltung ausgleichen: Entweder werden Hirten angeheuert oder die Bevölkerung verlässt im Sommer zusammen mit den Herden ihr (Winter-)Dorf. Völlig unabhängig vom Ackerbau sind lediglich die Beduinen. Sie kommen vom Rand der syrischen Wüste, haben ihre Frühlingsweiden am Fuß des Anti-Libanos, ihre Sommer- und Herbstweiden in der *Biqā'*, wo die Tiere die abgeernteten Felder abweiden (S. 83). Mit ihrem breiten Angebot menschlicher Existenzformen erweist sich die *Biqā'* Marfoe zufolge als typische „frontier“-Region, die ihren Bewohnern eine hohe Flexibilität abverlangte (S. 84). Wie die Menschen den Boden jeweils nutzten, drückte sich Marfoe zufolge in den Siedlungsformen aus. Siedlungsgeschichte ist für ihn deshalb stets auch eine Geschichte der Landnutzung. Diese aus den gegenwärtigen Verhältnissen abgeleitete Erkenntnis ist für die folgende Rekonstruktion der früheren Verhältnisse grundlegend, auch wenn selbstverständlich mit dem Vf. davon auszugehen ist, daß die als Ackerland genutzte und zum Teil künstlich bewässerte Fläche (1977 waren dies 33,7%, von denen 25,9% künstlich bewässert wurden) in zurückliegenden Zeiten kleiner und der Umfang und die Bedeutung der Herdenwirtschaft dementsprechend größer waren (S. 84 f.).

Wer sich gründlicher mit der anschließenden Rekonstruktion der Siedlungsgeschichte und der daraus ableitbaren Landnutzung vom ausgehenden Paläolithikum bis zur persischen Zeit<sup>4</sup> befassen möchte, sollte parallel zu den einzelnen Abschnitten auch den Vorgängerband zu Rate ziehen. Die im jetzt vorgelegten Buch verkleinert abgedruckten Siedlungskarten findet er dort in größerem Format und mit Legenden versehen<sup>5</sup>, die ausführlichen, auch frühere Surveyberichte verarbeitenden und referierenden Ortsbeschreibungen sind dort begleitet von Plänen und Zeichnungen von Kleinfunden<sup>6</sup>. Gewiß ist einiges davon in verkürzter Form im zweiten Band aufgenommen, um diesem

<sup>3</sup> Die Benutzung dieser Abschnitte hätte durch die Beigabe von Distriktskarten mit den wichtigsten im Text genannten Orten erleichtert werden können.

<sup>4</sup> Marfoes Manuskript umfaßte darüber hinausgehend auch den Zeitraum bis zum Mittelalter. Diese Partien wurden aber ebensowenig in die Druckfassung übernommen wie seine Bezugnahmen auf den *Tell Kāmid el-Lōz*, soweit sie durch jüngere Publikationen überholt waren.

<sup>5</sup> KL 13, Karten 2–29.

<sup>6</sup> Dabei handelt es sich allerdings nicht um Wiedergaben der von Marfoe an Ort und Stelle gesammelten Funde, sondern um aus der Sekundärliteratur übernommene Zeichnungen.

eine gewisse Eigenständigkeit zu sichern<sup>7</sup>; doch lohnt sich der Rückgriff auf KL 13 in jedem Fall.

Der erste von Marfoe behandelte Abschnitt der Siedlungsgeschichte reicht vom ausgehenden Paläolithikum bis zum frühen und mittleren Chalkolithikum (S. 87–110). Zugrundegelegt ist dafür größtenteils bereits publiziertes Material<sup>8</sup>, das zu einer Synthese zusammengefaßt und entsprechend der in anderen Perioden beobachteten Tendenzen der Siedlungsgeschichte gedeutet wird (S. 87). Daß dies leider auf einem zum Teil überholten Wissensstand geschieht, macht die Zeittafel (Abb. 20 auf S. 89)<sup>9</sup> zur *Biqā'*, Palästina, Syrien und zur libanesischen Küste deutlich. Die hier vermerkten, auf den damaligen C 14-Messungen basierenden absoluten Daten für die frühesten Epochen sind durchweg zu niedrig<sup>10</sup>, der für Palästina zwischen dem präkeramischen Neolithikum B und dem späten (keramischen) Neolithikum angenommene Hiatus dürfte inzwischen durch das an mehreren Fundstätten östlich und westlich des Jordans nachgewiesene präkeramische Neolithikum C geschlossen sein<sup>11</sup>, und wie für die Levante insgesamt hat auch für den Libanon die Kenntnis paläolithischer und epipaläolithischer Kulturen zugenommen<sup>12</sup>. Trotzdem gelingt es dem Vf., ein epochenbezogen auch heute noch überzeugendes Bild von der frühen Landnutzung und ihrer Auswirkung auf die Siedlungsgeschichte zu skizzieren. Die nach Modellfundstätten in der *Biqā'* benannten Stadien dieser Entwicklung sind *Sa'ide I* (ausgehendes Paläolithikum), *Wādi Delem* und *Čebel es-Sa'ide* (für die epipaläolithischen Kulturen Kebara und Natufium), *Mugāret Naṣrānī* und *Sa'ide II* (präkeramisches Neolithikum A und B), *Lebwe* und *Nab' el-Fā'ür* (präkeramisches Neolithikum C), *Ard et-Tlailī* (spätes bzw. keramisches Neolithikum A) und *Čisr* (spätes bzw. keramisches Neolithikum B und frühes und mittleres Chalkolithikum).

Während die wenigen Fundorte der Stufe *Sa'ide I* in der westlichen *Biqā'* am Fuß des Libanon und in Bergregionen liegen (S. 88), wo Jäger und Sammler die günstigsten Voraussetzungen fanden, entstanden im präkeramischen Neolithikum Siedlungen in den nördlichen Quelloasen (S. 91). Jagen und Sammeln konnten hier durch den Anbau von Getreide ergänzt werden (S. 96). Daß während des präkeramischen Neolithikums C weitere Siedlungen am Rand der *Biqā'* hinzukamen, daß die hier Lebenden auch Tongefäße besaßen und ihre Ortschaften zu *Tulūl* anwachsen, wertet Marfoe als Indizien dafür, daß die mobile Lebensweise abnahm und sich eine dementsprechend stärkere Abhängigkeit vom Ackerbau herausbildete (S. 93). Dieser Prozeß habe sich deshalb außerhalb der

<sup>7</sup> S. 12 Anm. 5. Die Rückbezüge auf KL 13 sind im ersten Abschnitt zur Siedlungsgeschichte, S. 87–110, besonders umfangreich.

<sup>8</sup> Die wichtigste zugrundegelegte Literatur ist S. 17 Anm. 20, nicht, wie auf S. 87 Anm. 2 fälschlich angegeben, Anm. 18, zusammengestellt.

<sup>9</sup> Vgl. die entsprechende Zeittafel in KL 13, 18, in der aber die Spalte zur libanesischen Küste noch fehlt.

<sup>10</sup> Vergleichen kann man etwa die höheren Daten in der entsprechenden Zeittafel bei E. Stern [u. a.] (Hg.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* 4 (Jerusalem 1993) 1529.

<sup>11</sup> Dazu zuletzt Y. Garfinkel, Radiometric Dates from Eighth Millennium B. P. Israel. *BASOR* 315 (1999) 1–13.

<sup>12</sup> F. Hours, *Le Paleolithique et l'Épipaleolithique de la Syrie et du Liban* (Dar el Machreq, Beirut 1992); J. Cauvin, *Un aperçu sur la préhistoire du Liban*, in: *L'autre rive, Liban, Ausstellungskatalog des Institut du monde arabe vom 27. 10. 1998 bis 2. 5. 1999* (Paris 1998) 38–46.

nördlichen Quelloasen vollzogen, weil dort der kultivierbare Grund begrenzt war. Wann genau die Domestikation von Tieren und die Herdenhaltung in der *Biqā'* einsetzten, konnte Marfoe mangels eindeutiger Indizien nicht klären. Seine Vermutung aber, daß dies im selben Zeitraum, entweder auf der Stufe von *Sa'ide II* oder *Lebwe* geschehen sei, dürfte das Richtige getroffen haben<sup>13</sup>. Seit dem ausgehenden bzw. keramischen Neolithikum (*Ard et-Tlaili*) jedenfalls weisen Marfoe zufolge Tellbildungen im Talgrund der mittleren *Biqā'* darauf hin, daß Landwirtschaft und Tierhaltung sich als die beiden Säulen der Nahrungsproduktion etabliert und danach (*Āsir*) auch bewährt hatten (S. 107)<sup>14</sup>. Eine eigene Entwicklung durchlief der Süden. Hier sind seit der Stufe *Nab' el-Fā'ür* offene Siedlungsplätze nachgewiesen, deren Zahl in der Folgezeit rasch zunahm. Keramik wurde an den Fundstätten nicht entdeckt, typisch sind für sie jedoch Steinwerkzeuge, die sich für die Holzbearbeitung eignen (S. 105). Marfoe versteht jene Orte nicht als saisonal genutzte Lagerstätten, sondern als Siedlungen von Ziehbauern, denen die fortschreitende Entwaldung der Berghänge im Süden zuzuschreiben sei. Mit der Rodung, der notwendig folgenden Erosion und dem Entstehen von Maquis hätten sich die Bauern freilich selbst im Laufe der Zeit ihren Grund und ihre Existenzgrundlage entzogen, so daß sie sich schließlich im Talgrund festsetzten (S. 105–107). Dank der Entwaldung war nun der Weg nach Süden frei. Bestanden zuvor kulturelle Verbindungen nach Syrien und Anatolien (*Obsidian*), entstanden nun während des Chalkolithikums (*Āsir*) auch Kontakte nach Palästina (S. 109)<sup>15</sup>.

Der von Marfoe für die Frühbronze I–III-Zeit rekonstruierte Verlauf der Siedlungsgeschichte in der *Biqā'* (S. 111–151) entspricht weitgehend dem, den die Levante damals insgesamt durchlief. Die Hinwendung zu Seßhaftigkeit und Ackerwirtschaft setzte sich verstärkt fort, was sich, vor allem im Süden, durch einen Rückgang und schließlich das Verschwinden offener Lagerplätze ausdrückte. Dagegen behaupteten sich die meisten der bereits bestehenden Siedlungen; sie nahmen an Zahl und Größe sogar noch zu. Da Neugründungen vor allem in den tiefer gelegenen, landwirtschaftlich nutzbaren Gegend en entstanden, muß Marfoe zufolge die Trockenlegung von Sümpfen und zumindest eine begrenzte Felderbewässerung noch im ausgehenden 4. Jahrtausend v. Chr. eingesetzt haben. Erste Anzeichen einer Siedlungshierarchie zwischen größeren Siedlungen in verkehrsgünstiger Lage und kleineren abseits der interregionalen Verbindungslien konstatiert der Autor ebenfalls schon in der Übergangsphase vom Chalkolithikum zur Frühbronze I-Zeit (S. 111–113). Den Höhepunkt dieser Entwicklung setzt Marfoe in der Frühbronze II–III-Zeit an (S. 113–116), während der die *Biqā'* nach Ausweis der gefundenen Keramik fest in die syrisch-palästinische Oikoumene integriert war und an

<sup>13</sup> Vgl. inzwischen etwa I. Köhler-Rollefson, A Model for the Development of Nomadic Pastoralism on the Transjordanian Plateau, in: O. Bar-Yosef/A. Khazanov (Hg.), *Pastoralism in the Levant* (Madison 1992) 11–18, die die These vertritt, daß ausgehend von festen Orten wie etwa *'En Gazäl*, die Steppe in jahreszeitlichem Rhythmus als Weide für Kleintiere genutzt wurde.

<sup>14</sup> Zu vergleichbaren Entwicklungen in der engeren Umgebung vgl. jetzt P. M. M. G. Akkermans, *Villages in the Steppe. Later Neolithic Settlement and Subsistence in the Balikh Valley, Northern Syria*. International Monographs in Prehistory (Ann Arbor 1993).

<sup>15</sup> Kontakte bestanden natürlich auch zur libanesischen Küste; so dürfte das Gestein für die dort gefundenen Gefäße aus Basalt mit großer Wahrscheinlichkeit aus der *Biqā'* gekommen sein, dazu J. Cauvin (Anm. 12) 45.

deren urbaner Entwicklung teil hatte. Darauf weisen die Siedlungskonzentration und ein starkes Anwachsen vor allem der entlang der Nord-Süd-Achse gelegenen Orte hin. In der mittleren *Biqā'* schoben sich Siedlungen nun bis an den Talrand vor, und im Norden waren alle Quelloasen dauerhaft bewohnt und von Satellitendorfern umgeben. Da die Siedlungsgeschichte für Marfoe das Spiegelbild der jeweiligen Landnutzung darbietet, deutet er diesen Prozeß generell als eine Ausdehnung, Intensivierung und Spezialisierung der Landwirtschaft. Den Orten im Süden sei aber zusätzlich zugute gekommen, daß über sie die Verbindungen nach Nordpalästina verliefen, denen im Norden entsprechende Kontakte ins Becken von *Himṣ*. Ebenfalls im Norden, besonders im Nordosten der *Biqā'* befinden sich zahlreiche megalithische Strukturen, Tumuli und kleinere Lagerstätten, die Marfoe in Analogie zu damals bekannten Parallelen versuchsweise der Frühbronze II–III-Zeit zuweist und als Hinterlassenschaft nomadischer Hirten deutet, deren akeramische Kultur nur wenig mit der der Seßhaften gemein gehabt habe (S. 116–119)<sup>16</sup>.

Welche demographischen Prozesse hinter dieser Entwicklung stehen (S. 119–123), erschließt Marfoe, indem er Zahl und Flächen der nach Landschaftsarten gruppierten Orte vom keramischen Neolithikum bis zur Frühbronze II–III-Zeit erfaßt und davon ausgehend nach dem Schlüssel 125–200 Personen je bewohntem Hektar Bevölkerungszahl und Bevölkerungsdichte schätzt. Die graphische Umsetzung der Ergebnisse macht den sprunghaften Anstieg vor allem im Schwemmland und in den Quelloasen deutlich (Abb. 26–28 auf S. 120–122). Im von Marfoe vierfach gestuften Siedlungsnetz (Karte Abb. 29 auf S. 126) mit Orten erster (über 4 ha), zweiter (3–4 ha), dritter (unter 2 ha) und vierter Ordnung (Einzelgehöfte, Weiler) ergeben sich rings um die Zentren Zellen von ca. 50 km<sup>2</sup>. Die Zentralorte säumen in etwa 10 km Abstand voneinander die Hauptverkehrsachse von Norden nach Süden wie einen Fluß, und denen in extremer Nord- und Südlage weist Marfoe „gateway“-Funktion zu; denn sie könnten als eine Art „inland ‘ports’“ betrachtet werden (S. 128). Auf diesem Weg gelangt der Autor zu einem Mosaik von „Stadtstaaten“, die autonom und als Selbstversorger nebeneinander existieren konnten (ebd.). Freilich bestanden zwischen den einzelnen Zellen Unterschiede, da die Böden lokal mehr oder weniger Ertrag erbrachten und sich mehr oder weniger für eine spezielle Nutzung (etwa Baumpflanzungen) eigneten (S. 128–134). Im Ausgleich dieser Unterschiede sieht Marfoe das Hauptmotiv für den Handel zwischen den Zellen innerhalb der *Biqā'* und nach außen (S. 132). So habe die mittlere *Biqā'* als hauptsächlicher Getreidelieferant fungieren können, während die Orte im Süden und Norden auch auf die Produktion und Verteilung von Erzeugnissen aus der örtlichen Viehwirtschaft spezialisiert gewesen seien<sup>17</sup> und überdies die Vermittlung zu den Märkten außerhalb der *Biqā'* hergestellt hätten. Speziell für die Orte im Süden der *Biqā'* könnte es interessant sein, ihre Marktfunktion nach Palästina hin nun anhand der sogenannten „metallischen Ware“ genauer zu untersuchen, nachdem Materialanalysen einen Ursprung die-

<sup>16</sup> Zu einem in der Nähe vom *Tell el-‘Umērī* im Ostjordanland entdeckten Dolmen, der Keramik der ausgehenden Frühbronze I-Zeit enthielt, vgl. vorläufig T. P. Harrison, Shifting Patterns of Settlement in the Highlands of Central Jordan during the Early Bronze Age, BASOR 306 (1997) 1–35, hier 11 f.

<sup>17</sup> Eine analoge Funktion erschließt T. P. Harrison (s. o. Anm. 16) 16, für die am Ostrand der Madeba-Ebene gelegenen Ortschaften der Frühbronze II–III-Zeit, und I. Finkelstein, Early Arad – Urbanism of the Nomads, ZDPV 106 (1990) 34–50, sieht in der frühbronzezeitlichen Stadt auf dem *Tell ‘Arād* sogar eine Gründung von Nomaden.

ser Keramik in der *Biqā'* oder im äußersten Norden Palästinas wahrscheinlich gemacht haben<sup>18</sup>.

Marfoe beschließt sein Kapitel zur Frühbronzezeit mit vergleichenden Ausblicken auf Palästina (S. 134–140) sowie Syrien (S. 140–145) und mit Folgerungen über den Verlauf jener Epoche in der Levante insgesamt (S. 145–151). Der Autor ist sich der Vorläufigkeit seiner Thesen bewußt. Erst weitere regionale Untersuchungen könnten erhellern, ob sein Konzept interregionaler Komplementarität und Interaktion ausreiche, um das Wachstum von Bevölkerung und Landwirtschaft zu erklären (S. 151). Derartige Untersuchungen haben in der Zwischenzeit natürlich in großer Zahl stattgefunden<sup>19</sup>, so daß sich ein Fazit leicht ziehen läßt. Für Marfoe fällt es positiv aus; denn die neueren Berichte über Oberflächenergebnisse in Nachbarregionen weichen mit ihren Bestimmungen von Zentren, Zellen, Funktionen von Siedlungen sowie Interaktionen und mit ihren Statistiken zu Bevölkerungsschätzungen und Landnutzungen so gut wie nicht von dem ab, was Marfoe schon vor gut zwanzig Jahren erarbeitet hat<sup>20</sup>. Gewisse Unterschiede ergeben sich lediglich im Deutungsvokabular, und so würde man heute vermutlich den von Marfoe festgestellten Sachverhalt der Zellenbildung nicht mehr nur unter dem Begriff der Hierarchie, sondern auch dem der Heteroarchie behandeln<sup>21</sup>, und bei der Tendenz zur Städtebildung würde man vermutlich nicht mehr nur evolutionistisch von den lokalen Vorfürdlichkeiten ausgehen, sondern nach dem Schema Zentrum – Peripherie den Einfluß Mesopotamiens oder Ägyptens veranschlagen, also nach dem Wallersteinischen „World System Colonial Model“ verfahren<sup>22</sup>, und man könnte auch einen Schritt weiter gehen und mit dem neueren Stein'schen „Distance-Parity Model“ argumentieren<sup>23</sup>. Unbeschadet dessen, welche Vorgehensweise künftige Grabungsbefunde befür-

<sup>18</sup> Dazu R. Greenberg/N. Porath, A Third Millennium Levantine Pottery Production Center. Typology, Petrography, and Provenance of the Metallic Ware of Northern Israel and Adjacent Regions, *BASOR* 301 (1996) 5–24.

<sup>19</sup> Aus der Fülle der Publikationen sei hier nur verwiesen auf die weiterführenden (Literaturangaben) Arbeiten von D. L. Esse, Subsistence, Trade, and Social Change in Early Bronze Age Palestine. *Studies in Ancient Oriental Civilization* 50 (Chicago 1991); A. H. Joffe, Settlement and Society in the Early Bronze Age I and II, Southern Levant. Complementarity and Contradiction in a Small-Scale Complex Society. *Monographs in Mediterranean Archaeology* 4 (Sheffield 1993); S. E. Falconer/S. H. Savage, Heartland and Hinterlands. Alternative Trajectories of Early Urbanization in Mesopotamia and the Southern Levant, *American Antiquity* 60 (1995) 37–58.

<sup>20</sup> Vgl. etwa C. S. Steele, Early Bronze Age Socio-Political Organization in Southwestern Jordan, *ZDPV* 106 (1990) 1–33, ferner den oben (Anm. 16) bereits zitierten Survey-Bericht von T. P. Harrison.

<sup>21</sup> Dazu C. L. Crumley, Hierarchy and the Analysis of Complex Societies, in: R. M. Ehrenreich [u. a.] (Hg.), *Archaeological Papers of the American Anthropological Association* 6 (Arlington 1995) 1–5.

<sup>22</sup> I. Wallerstein, The Modern World-System. Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century (New York 1974).

<sup>23</sup> G. Stein, Power and Distance in the Uruk Mesopotamian Colonial System. Paper presented at the American Anthropological Association meetings (Washington, D. C. 1993). – Zur Anwendung beider Modelle auf die Verhältnisse in der Frühbronzezeit in der südlichen Levante s. Th. E. Levy [u. a.], Egyptian-Canaanite Interaction at Nahal Tillah, Israel (ca. 4500–3000 B. C. E.). An Interim Report on the 1994–1995 Excavations, *BASOR* 307 (1997) 1–51.

worten könnten, steht fest, daß Marfoes beschreibende und deutende Darstellung sich problemlos in eines der heute gängigen Modelle übertragen ließe, da er mit seinen Fragestellungen seiner Zeit weit voraus war.

Da die in der Frühbronze II-III-Zeit erreichte Dichte und Ausdehnung von Siedlungen in der *Biqā'* erst wieder in römischer Zeit erreicht wurden (S. 153), behandelt Marfoe die Befunde aus der Mittel- und Spätbronzezeit (S. 153–216) hauptsächlich unter dem Aspekt der Stagnation und des Niedergangs, der sich während der Frühbronze IV/Mittelbronze I-Zeit und Spätbronze I-Zeit in einem besonders drastischen Bevölkerungsrückgang ausdrückte. Demgegenüber kam es während der Mittelbronze II-Zeit zu einem im Norden einsetzenden und auf den Süden übergreifenden Aufschwung, der sich in etwas abgeschwächter Form in der Spätbronze IIA-Zeit wiederholte (S. 153–166)<sup>24</sup>. Die starke demographische Fluktuation erklärt Marfoe mit inneren und äußeren Komponenten, mit Wechseln zwischen Seßhaftigkeit und mobiler Lebensweise ebenso wie mit Ein- und Abwanderungen (S. 168–170). Wichtig ist Marfoes Beobachtung, daß in kritischen Zeiten zuerst die kleinen Orte aufgegeben wurden, diese in prosperierenden Zeiten aber nicht zwangsläufig die ersten waren, in die Bewohner zurückkehrten. Diese Tendenz habe dazu geführt, daß viele der kleineren, während der Frühbronze II-III- und Mittelbronze II-Zeit bewohnten Ortschaften in der Spätbronze II-Zeit schließlich verlassen blieben (S. 170). Dementsprechend hätten sich von der frühen zur mittleren Mittelbronze II-Zeit und bis zur Spätbronze IIA-Zeit die um Zentralorte gelegenen Zellen von acht auf zehn und schließlich zwölf in der *Biqā'* vermehrt; doch habe sich die Zahl der kleinen Satellitenorte parallel dazu von 51 auf 32 verringert (S. 170 f.)<sup>25</sup>. Für die zum Vergleich beigezogenen Befunde aus Palästina (S. 174–188) und Syrien (S. 188–202) gilt das bereits oben Ausgeführte: Zwar beruht Marfoes Darstellung auf dem Forschungsstand um 1975, doch beeinträchtigt dies nicht die Aktualität seiner Folgerungen. Allgemeine Überlegungen zu demographischen Schwankungen und den als „Dark Ages“ bezeichneten Niedergangszeiten beschließen die Ausführungen zur Bronzezeit (S. 202–216). Anstelle der früher üblichen, mit Katastrophen operierenden Erklärungsmodelle versucht Marfoe darzulegen, daß bei Bevölkerungsfluktuationen auch kleine Ursachen große Wirkungen haben können. Dies gelte besonders innerhalb kleinräumiger Landschaften, für Zeiten mit hohen Geburten- und Sterbeziffern, und für Lebensbedingungen, bei denen Mensch und Vieh eng zusammenlebten. Da alle drei Faktoren auf die *Biqā'* während der Bronzezeit zutrafen, hätten etwa bereits geringe Veränderungen in den Ernährungsmöglichkeiten starke demographische Folgen und den Wechsel von der sesshaften zur mobilen Lebensweise nach sich ziehen können.

Daß sich zwischen Entstehen und Erscheinen des Marfoe'schen Werks gut zwanzig Jahre schieben, macht sich bei der Behandlung der Eisenzeit (S. 217–236) besonders

<sup>24</sup> Die wohl redaktionell eingefügten Überschriften 6.2.1, 6.2.2 und 6.2.3 sowie der jeweils die Abschnitte eröffnende Satz stellt einen vom Autor nicht intendierten Bezug auf den *Tell Kāmid el-Lōz* her; dem Vf. ging es allgemein um die Siedlungsgeschichte in der *Biqā'*. – Die auf S. 161 erwähnte Schwierigkeit, für die *Biqā'* von der gut dokumentierten Keramik der Spätbronze IIA-Zeit die der Spätbronze I- und IIB-Zeit abzugrenzen, hat sich inzwischen verringert; vgl. C. Doumet-Serhal, *Les fouilles de Tell el-Ghassil de 1972 à 1974. Étude du matériel. Bibliothèque archéologique et historique* 146 (Beirut 1996), und dazu die Besprechung H. Weippert, *ZDPV* 116 (2000) 76–79.

<sup>25</sup> Unerklärt läßt Marfoe, wie sich zu diesem archäologisch erhobenem Befund die ihm bekannte (vgl. S. 206–208) schriftliche Überlieferung verhält, der sich gerade für die Spätbronze II-Zeit zahlreiche Toponyme für Satellitenorte entnehmen läßt.

schmerzlich bemerkbar. Viel hat sich inzwischen auf dem Gebiet „phönizischer“ Archäologie im Mutterland, speziell entlang der libanesischen Küste, getan: 1978 publizierten P. M. Bikai die Ergebnisse ihrer Tiefgrabung in Tyrus und J.-P. Thalmann die seiner Ausgrabungen auf dem *Tell 'Arqa*<sup>26</sup>. Zehn Jahre später lag der vierbändige Schlußbericht über die Grabungen in *Şarafand* vollständig vor<sup>27</sup>. Es folgten in jüngster Zeit Berichte über Ausgrabungen in Beirut und in der eisenzeitlichen Nekropole von Tyrus<sup>28</sup>. Auf dies alles konnte sich Marfoe nicht stützen, als er seinen spärlichen eisen- und perserzeitlichen Befund aus der *Biqā'* auswertete<sup>29</sup>, und so fehlten ihm stratigraphisch abgesicherte Keramikserien für die Eisen- und die persische Zeit<sup>30</sup>, mit deren Hilfe er seine eigenen Scherbenfunde hätte zeitlich präziser erfassen können. Daß Marfoe natürlich die neu entbrannte Diskussion über die Datierung eisenzeitlicher Schichten<sup>31</sup> nicht vorausahnen konnte, wiegt demgegenüber weniger schwer. Trotz dieser Nachteile verdienen es Marfoes Erwägungen zur Siedlungsgeschichte in der *Biqā'* während der Eisen- und Perserzeit gerade angesichts dieser veränderten Forschungslage Gehör zu finden.

Räumlich verschob sich Marfoe zufolge das Siedlungsbild in der Eisen I-Zeit (S. 218–224) nur geringfügig (S. 223); denn 80% der spätbronzezeitlichen Orte blieben bewohnt oder wurden wieder besiedelt. Da es auch zu Ortsneugründungen kam, stieg die Gesamtzahl von Siedlungen sogar von 43 auf 53 (S. 221)<sup>32</sup>. Verändert hat sich freilich die Art der Ortschaften: Sie waren durchweg klein, und von der spätbronzezeitlichen Siedlungshierarchie blieb nichts erhalten. Mit Marfoe darf man daraus schließen, daß die einzelnen Orte jetzt mehr Autonomie besaßen und mehr Funktionen wahrnahmen (ebd.). Auch dürfte in ihrer Ökonomie die Viehwirtschaft eine größere Rolle als in der

<sup>26</sup> P. M. Bikai, *The Pottery of Tyre* (Warminster 1978) [Marfoe konnte erst die vorläufige maschinenschriftliche Fassung dieser Dissertation benutzen]; J.-P. Thalmann, *Tell 'Arqa* (Liban Nord), campagnes I-III (1972–1974), *Syria* 55 (1978) 1–151.

<sup>27</sup> W. P. Anderson, *Sarepta I: The Late Bronze and Iron Age Strata of Area II*, Y. Publications de l'Université Libanaise, Études Archéologiques 2 (Beirut 1988); I. A. Khalifeh, *Sarepta II: The Late Bronze and Iron Age Periods of Area II, X*, ebd. 2 (Beirut 1988); R. B. Koehl, *Sarepta III: The Imported Bronze and Iron Age Wares from Area II, X*, ebd. 2 (Beirut 1985); J. B. Pritchard, *Sarepta IV: The Objects from Area II, X*, ebd. 2 (Beirut 1988). Vgl. zudem zusammenfassend und mit weiterer Literatur I. A. Khalifeh, Art. *Sarepta*, in: E. M. Meyers (Hg.), *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East* 4 (New York [u. a.] 1997) 488–491.

<sup>28</sup> U. Finkbeiner, H. Seeden, W. A. Ward, L. Badre, H. Sayegh, *Beyrouth: la cité phénicienne relevée*, in: *L'autre rive*, Liban (s. o. Anm. 12) 100–116; M. E. Aubet Semmler, *Une nécropole récemment découverte à Tyr*, ebd., 139–141.

<sup>29</sup> Nicht verwendet hat er den damals schon verfügbaren Aufsatz von S. Chapman, *A Catalogue of Iron Age Pottery of the Cemeteries of Khirbet Silm, Joya, Qrayé and Qasmieh of South Lebanon*, *Berythus* 21 (1972) 55–194.

<sup>30</sup> Zusätzlich zu den genannten Veröffentlichungen vgl. zusammenfassend C. Doumet-Serhal, *La céramique locale et importée*, in: *L'autre rive*, Liban (Anm. 12) 151–153; ferner die Bibliographie, ebd., 313–315.

<sup>31</sup> Aus der umfangreichen Debatte sei wenigstens ein Titel aufgeführt: I. Finkelstein, *Bible Archaeology or Archaeology of Palestine in the Iron Age? A Rejoinder*, *Levant* 30 (1998) 167–173.

<sup>32</sup> Die Zahlenangaben sind uneinheitlich. Geht man von den in KL 13 publizierten Siedlungskarten 22–29, aus, dann sind für die Spätbronzezeit 46, für die Eisen I-Zeit 58, für die Eisen II-Zeit 45 und für die persische Zeit 19 Siedlungen anzusetzen.

vorhergegangenen Periode eingenommen haben (S. 223). Die neue politische Landschaft beschreibt Marfoe dementsprechend als aus kleinen, relativ autonomen Dörfern und Landstädten zusammengesetzt, zwischen denen nur lockere Verbindungen bestanden haben dürften (S. 224).

Mit der Eisen II-Zeit setzte ein Rückschritt ein, der sich in persischer Zeit noch verstärkte (S. 224–236). 14 der eisen I-zeitlichen Orte wurden aufgegeben, aber nur vier neue gegründet. Da die meisten Siedlungen lediglich 1–2 ha groß waren, bedeutete dies einen Bevölkerungsschwund von 20% (S. 225). Der Verlauf des Niedergangs läßt sich anhand der Siedlungszahlen ermessen: Notierte Marfoe für die Eisen I-Zeit 51 Orte, so waren es für die Eisen II-Zeit 41 und für die persische Zeit nur noch 20 (S. 227)<sup>33</sup>. Auffallend ist bei dieser Entwicklung, daß die Menschen vor allem Orte im landwirtschaftlich besonders begünstigten Talgrund aufgaben. Marfoe schließt daraus, daß die Veränderungen auf gesellschaftliche und/oder politische Gründe zurückgingen (ebd.), und denkt dabei an drei aus der schriftlichen Überlieferung bekannte Phänomene: an die politische Abhängigkeit der *Biqā'* von den Aramäern, Assyrern, Babylonieren und schließlich den Persern, an den Verlust eigener Handelssysteme, da nun die Phönizier den West-Ost-Handel, die Araber mit Kamelen den Süd-Nordhandel (Gewürze und Weihrauch) übernahmen, und an die nachteiligen Folgen der jahrtausendlang betriebenen Entwaldung der Berghänge (S. 227–236).

In seinem Schlußwort (S. 237–242) faßt Marfoe noch einmal die Faktoren zusammen, die der Siedlungsgeschichte in der *Biqā'* ihren eigenen Rhythmus gaben. Diese Geschichte ist demnach tief im Boden der *Biqā'* selbst verwurzelt, während die sich auf diesem Boden abspielenden und aus der schriftlichen Überlieferung bekannten politischen Vorgänge nur die Oberfläche berührten (S. 241). Eine Übergewichtung der politischen Geschichte ist bei dieser Sicht der Dinge ebenso ausgeschlossen wie monokausale Erklärungen. Dazu sind die geologischen, landschaftlichen und klimatischen Bedingungen in der *Biqā'* zu differenzieren. Nur durch eine flexible Lebensweise konnte sich der Mensch in einer kleinkammerigen Landschaft, wie sie die *Biqā'* darstellt, behaupten: Nomaden wurden zu Bauern, Bauern zu Nomaden, wer im Talgrund gelebt hatte, mußte auch zu einer Existenz im Gebirge bereit sein, Baumzüchter mußten zur Transhumanz übergehen, Dörfler wurden zu Städtern, Städter zu Dörflern (S. 238). In welche Richtung das Pendel jeweils ausschlug, wie man das Land jeweils nutzte, können wir im Nachhinein an der Art, Dichte, Größe und Verteilung der Siedlungen ablesen. Marfoe hat uns vorbildlich gezeigt, wie man das macht. Ihm und seinen Kollegen in Saarbrücken gebührt dafür Dank.

HELGA WEIPPERT – Villeperdrix

---

<sup>33</sup> S. o. Anm. 32.